

LIVRE IV

CHAPITRE I

DE LA NAISSANCE DU SEIGNEUR ANGELRAN, ET DE SA SCIENCE

Toute la terre se réjouit maintenant de sa délivrance, que le fils de Dieu est venu lui apporter en se faisant homme; mais il est des pays qui goûtent un bonheur de plus, c'est d'avoir possédé de ces hommes à qui leur sainteté et leur science ont fait donner avec justice le nom de pasteurs. Le doux pays du Ponthieu a obtenu ce précieux avantage, en donnant le jour à une foule de grands hommes. Il vit naître jadis cet astre éclatant, le bienheureux Riquier, dont le patronage et les restes sacrés font la joie et la gloire de Centule; et, après un grand nombre d'autres, que nous avons fait connaître, il a produit le fameux Angelran de glorieuse mémoire, qui surpassa en réputation tous ses contemporains, et qui a laissé un souvenir impérissable partout où est parvenue sa renommée.

Le vénérable Angelran naquit de parents assez obscurs aux yeux du siècle, mais libres et nourris dans la crainte du Seigneur. On présagea avant sa naissance quelles seraient, un jour sa science et sa sagesse. Sa mère vit, la nuit, pendant son sommeil, une guirlande qui sortait doucement de son sein, et qui, entourant tous les murs de Centule, lui attirait les louanges et l'admiration de tous. Après qu'elle eut raconté la chose à son mari, celui-ci, éclairé par l'Esprit saint, assura que c'était là le présage d'une race illustre que le Seigneur leur accordait dans sa bonté et qui répandrait sur tout le monde l'odeur de ses bonnes œuvres. Angelran montra, dès sa naissance, un naturel excellent, une intelligence profonde, et fit paraître dans son enfance un zèle infatigable à s'instruire. On augurait déjà de lui ce qu'il serait un jour. Il est écrit que *l'âme du juste est le siège de la sagesse*. Or, la sagesse de Dieu est Jésus Christ, et le jeune Angelran, en se montrant insatiable de connaissances, annonçait qu'il serait un jour le sanctuaire de la sagesse. Ayant préféré aux plaisirs du monde le service de Dieu, il prit la robe monacale dans le cloître de saint Riquier; et les dons du Seigneur se multipliant en lui, en même temps qu'il avançait en âge, il orna des fleurs de la sainteté l'habit qu'il offrait aux regards des hommes. L'humilité, qui est la mère et la nourrice de toutes les vertus, habitait en lui; il se distinguait par son obéissance et sa soumission aux ordres de ses chefs, et il nourrissait dans son cœur cette douce charité qui ne sait haïr personne. Comme il étonnait ses maîtres par ses progrès dans les sciences, il obtint du vénérable abbé nommé Ingelard la permission de fréquenter les écoles les plus éloignées; imitant en cela l'industrielle abeille qui va recueillir sur différentes fleurs le suc qu'elle apporte dans ses cellules pour en composer un miel délicieux. Enfin il eut pour maître

le vénérable évêque de Chartres, dont on vantait partout l'expérience et l'esprit cultivé; et pour instituteur un homme non moins célèbre, le savant Fulbert. L'un lui servait de guide et de protecteur, et l'autre lui enseignait la morale et les belles-lettres. Le vénérable prélat se félicitait de la tâche qu'il avait à remplir et voyait ses soins récompensés par l'application et les succès de son élève. Lorsqu'il le trouva assez instruit dans la grammaire, la musique et la dialectique, il renvoya à Centule son disciple chéri, qui déjà était honoré du sacerdoce et qui fut reçu, comme un trésor, par notre pieuse congrégation. Angelran mit dès lors en usage les vastes connaissances qu'il avait acquises et devint la perle de la science. Il fit restaurer plusieurs livres et en fit transcrire plusieurs autres, qui ne l'avaient jamais été. Il fut chargé d'instruire les enfants et de partager entre eux les richesses de la sagesse. Il illustra son pays et fit envier à tous les lieux voisins le bonheur et la gloire de Centule.

CHAPITRE II COMMENT ON LE FIT CONNAÎTRE AU ROI, ET COMMENT IL FUT FAIT ABBÉ DE CENTULE

En ce temps-là, le roi Robert, qui était doué d'une grande sagesse, occupait le trône de France après la mort de Hugues son père. Voici comment Dieu permit que l'illustre Angelran fût connu de ce prince. Pendant qu'Angelran fréquentait encore les écoles de diverses parties de la France, Robert, ayant formé, par dévotion, le projet d'aller à Rome, cherchait partout des hommes qui fussent imbus de la connaissance de tous les devoirs qu'exige le service de Dieu. Tout le monde lui ayant recommandé le vénérable Angelran comme étant l'un des hommes qu'il souhaitait, le roi, après avoir terminé ses préparatifs de départ, se met en route, et se fait accompagner de notre savant religieux dont la conduite avait toujours été irréprochable. Pendant le voyage, les trésors, qui jusqu'alors étaient restés cachés, sont mis au grand jour; les prédications se succèdent et les cœurs s'épanchent. Le roi admire les discours de son compagnon, la pureté de ses mœurs, la sincérité de son langage et la droiture de son cœur. Ce qu'on raconte de son voyage nous paraît digne d'être consigné dans cette histoire; car tous les rapports s'accordent à prouver qu'Angelran sut si bien, pendant tout le chemin, servir, de son propre fonds, Dieu et le roi, qu'il n'eut jamais besoin du secours d'aucun livre. Comment la chose a-t-elle pu se faire ? C'est ce que les ignorants ne pourront jamais imaginer, mais c'est ce qui mérite d'être recherché par les savants. Les voyageurs, après être arrivés à Rome, en repartirent et eurent un heureux retour.

C'est donc à l'occasion de ce voyage qu'Angelran fit la connaissance du roi qui chercha dès lors les moyens de tirer notre illustre religieux de son obscurité. Celui-ci cependant était retourné à Centule; et, notre abbé étant venu à mourir, les frères, d'un accord unanime, choisirent,

pour les gouverner, celui que Dieu avait de toute éternité destiné à cette honorable fonction. Le roi, se félicitant alors d'avoir trouvé le moyen d'élever Angelran, se rendit en hâte dans notre abbaye. Aussitôt qu'Angelran eut appris sa nomination, son esprit fut saisi d'une crainte salutaire; il ne savait ce qu'il devait faire. L'élection unanime des religieux (car il ne faut tenir aucun compte de la faible opposition que marquèrent quelques personnages enorgueillis de leur noblesse) le forçait, pour ainsi dire, d'accepter le titre d'abbé; et l'autorité royale elle-même allait bientôt intervenir pour obtenir de lui son consentement. Mais Angelran, qui aimait mieux obéir que commander, se trouvait absolument indigne de l'honneur qui lui était décerné. Il prit le parti de s'enfuir dans les bois et de s'y cacher. Le roi, à son arrivée, le fait demander, mais, apprenant qu'il est sorti du monastère et qu'il vit dans des lieux sauvages, il admire sa résolution, il loue son humilité et ordonne qu'on aille sur le champ à sa recherche et qu'on le lui amène. Des soldats partent alors et volent sur les traces du serviteur de Dieu, en prenant des informations auprès de tous ceux qu'ils rencontrent. Ils parcourent toute la forêt d'Oneulx; ils se pressent, ils cherchent de tous côtés, enfin ils trouvent le soldat de Jésus Christ. Ils l'emmènent et le présentent au roi. Robert, plein de joie, entre dans l'église, et, en présence d'une foule de nobles et de gens obscurs, il donne à Angelran le gouvernement de l'abbaye, par les cordes qui pendaient aux tableaux. Ensuite il lui ordonne de presser sa consécration. C'est ainsi que cet illustre moine fut mis à la tête de notre monastère. Il avait imité notre Seigneur, qui, lorsque le peuple voulut le faire roi, s'enfuit sur la montagne; de même il se retira dans une caverne, pour se défendre de l'orgueil que son élévation aurait pu lui causer.

CHAPITRE III RENOUVELLEMENT D'UN TRAITÉ ENTRE L'ABBÉ INGELARD ET L'ÉVÊQUE DE LIÈGE, NOTKER

Qui peut raconter d'une manière digne de lui les bienfaits de notre abbé après qu'il eut pris possession de sa charge ? Ne manquer jamais à personne, faire devant Dieu et devant les hommes tout le bien dont il était capable, corriger avec douceur les fautes des personnes placées sous sa conduite et encourager leurs bonnes qualités par son exemple et par ses discours; rechercher toujours ce qui est bon, éviter avec soin le mal; telle fut la constante occupation de toute sa vie. Sa bienveillance ne se contenta pas seulement de travailler au salut des âmes; elle s'étendit encore sur les choses terrestres, et elle se plut à orner d'embellissements le lieu saint qui lui était confié. Il éleva de nouveaux murs, il revêtit les autels d'or et d'argent, et augmenta, autant qu'il put, le nombre des vases sacrés de Jésus Christ. Son esprit sage se plaisait aux bonnes œuvres, et son âme pieuse se repaissait d'exercices

religieux. Cependant Notker, évêque de Liège, à qui le vénérable abbé Ingelard avait engagé quelques biens appartenant à saint Riquier, était mort, et, après deux autres prélats qui lui avaient succédé, le siège épiscopal venait d'être occupé par le vénérable Durand.¹ L'abbé Angelran alla trouver ce dernier et le pria de renouveler le traité que leurs prédécesseurs avaient fait, afin de lui conserver toute sa force. L'évêque, déjà prévenu à ce sujet par le seigneur Ebal, évêque de Reims,² accueillit volontiers la demande de notre abbé, et rendit ce nouvel arrêté :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Durand, par la grâce de Dieu, hiérarque de la sainte église de Liège, à tous les fidèles de la religion chrétienne, présents et à venir, savoir faisons qu'Angelran, abbé de saint Riquier confesseur de Jésus Christ, nous a demandé de renouveler par écrit la convention qui avait été faite entre son prédécesseur et Notker, évêque de ce saint siège. En effet, son susdit prédécesseur avait emprunté au trésor de saint Lambert 33 livres d'argent, en nous engageant en retour certaines terres de saint Riquier, à savoir 5 métairies dans le village d'*Hair*, 5 autres dans celui de *Farmale*, une autre dans celui de *Bursis* et une autre dans celui de *Glemdem*; sous la condition que, du jour où nous serions remboursés, lui ou ses successeurs rentreraient, sans opposition, dans ce qui leur appartient. Nous avons donc fait ce qu'il demandait, et nous avons renouvelé, par cette présente charte, ce qui avait été statué par nos prédécesseurs. Fait à Liège en public le XIV des calendes d'octobre, de l'an 1022 de l'Incarnation de notre Seigneur,³ et en la 19^e année du règne de l'empereur Henri. Signature de Hezelon comte; signature de Humbert clerc, de Wathon clerc, de Hildrad clerc, d'Adelard laïque, de Libuin laïque.

CHAPITRE IV COMMENT ANGELRAN FIT L'ACQUISITION DE L'ÉGLISE DE SCABELLIVILLA

Après le renouvellement de ce traité, Angelran revint au monastère. Il alla aussi en Normandie, et, ayant eu l'occasion de voir le marquis Richard, il le pria de faire quelque largesse à saint Riquier pour obtenir le salut de son âme. Richard, sachant que notre abbé était un homme sage et fort attaché à notre monastère, l'écouta avec bonté, et céda, par sa main, à saint Riquier, outre une chasuble

¹ Évêque de 1021 à 1025.

² Archevêque de 1021 à 1033.

³ 18 septembre 1022.

d'une pourpre précieuse, l'église de *Scabellivilla*.⁴ Voici la teneur de cet acte de donation :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, nous Richard, par la grâce de Dieu, duc des Normands; faisons savoir à tous les fidèles de la sainte Eglise, qu'Angelran, abbé du monastère de Centule où repose le vénérable confesseur saint Riquier, a demandé à notre clémence de faire quelque aumône à ce grand saint. C'est pourquoi, de l'avis et consentement de nos féaux, nous avons résolu de donner audit saint et à ses serviteurs l'église qui est située à *Scabellivilla*. Ledit abbé et les frères ont promis de leur côté, sous l'attestation du présent chirographe, que, par amour pour notre père, pour nous, pour notre mère, notre épouse et nos enfants, la congrégation de Centule serait augmentée d'un membre, de manière que celui-ci venant à mourir serait aussitôt et à perpétuité remplacé par un autre. Ils nous ont promis, en outre, qu'à compter de ce jour, nous et nos fils, nous serions à jamais associés de ladite congrégation, et participerions à toutes les bonnes œuvres qui s'y font. Et afin que cette donation conserve toute sa force pour l'avenir, nous avons, à son appui, fait lancer, en notre présence, un anathème terrible par l'archevêque et quelques évêques assistés de leurs prêtres, qui se trouvaient alors à notre cour; et avons de plus fait dresser cette charte que nous avons voulu signer de notre propre main.

«Signature de Richard marquis, de Robert archevêque, de Gonnoride, leur mère, de Judith, de Richard fils, de Robert fils, de Guillaume fils, de Malger (Mauger). Fait à Rouen, le II des ides de mars.»

Robert lui-même, archevêque de Rouen, plein de considération pour Angelran, lui donna une superbe tapisserie, qui orne aujourd'hui notre église.

CHAPITRE V DISSERTATION SUR SAINT VIGOR

Puisque nous sommes entrés dans la Normandie, il faut que nous y prestions quelque temps pour rapporter un fait essentiel à notre histoire. Nous avons dit que, sous le seigneur Ingelard, le corps vénérable du saint évêque Vigor avait été transporté de la Neustrie à Centule. Rendons grâce à Dieu de tout notre cœur d'avoir mérité de faire cette précieuse acquisition. Tranquilles maintenant sur la possession de ce présent du ciel, par les bénédictions que ce corps sacré a répandues sur nous, nous allons répondre aux attaques des personnes qui s'efforcent de ravaler un bien aussi précieux. Nous sommes en effet certain de les réfuter, avec l'aide de Dieu, par des raisons plausibles, pourvu toutefois qu'on veuille bien nous écouter sans prévention. Nous

⁴ Église en Normandie.

ne nous adresserons à personne en particulier, mais nous répondrons à tous nos adversaires à la fois. Lorsque quelqu'un d'entre nous vient à parler du corps de saint Vigor avec les Neustriens ou ceux de Senlis, ces derniers prétendent qu'il repose chez eux, parce qu'il fut leur évêque; et les autres assurent, au contraire, qu'ils le possèdent; de sorte que les véritables possesseurs de ce trésor, que nous tenons de la bonté de Dieu, paraissent être incertains. Il est donc essentiel d'éclaircir ce point de controverse, en prouvant que nous avons dans notre église le corps du bienheureux évêque. Que si nos adversaires citent des miracles éclatants à l'appui de leurs prétentions, nous leur opposerons des miracles bien plus grands encore, pour soutenir les nôtres. Mais la foi chrétienne reconnaît que Dieu opère des miracles, non seulement aux endroits où reposent les corps des saints, mais encore partout où l'on en demande au ciel avec ferveur. Venons-en donc franchement à notre sujet, et prouvons que nous possédons le corps du saint hiérarque, malgré tous les grands miracles qui peuvent s'opérer ailleurs. Nous prenons à témoin de notre sincérité Jésus Christ, qui est la vérité même, et l'illustre évêque qui jouit maintenant du bonheur des cieux et dont les propres paroles viendront à l'appui de nos discours.

Les Neustriens ou Normands cherchent à se prévaloir de ce que leur évêque n'était pas bien gardé; mais nous leurs répondrons : *que si le Seigneur ne veille pas lui-même à la garde de la ville, c'est en vain que celui qui est chargé de la conserver, fera preuve de vigilance.* (Ps 126). Mais cédonz-leur ce point et passons à un autre, car les trésors qu'ils possédaient jadis et qu'ils ont aujourd'hui perdus, sont une assez grande punition pour eux. Maintenant fermons la bouche aux habitants de Senlis qui se montrent orgueilleux du corps du saint qu'ils se vantent d'avoir. Dans les premiers temps que Centule fut honoré de la possession de ce corps, qu'on venait de lui apporter, nos frères ne connaissaient aucun détail de la vie de saint Vigor; celui qui leur remit ces restes sacrés ne leur apprit que le nom du saint, le rang qu'il avait occupé et le siège épiscopal qu'il avait gouverné; et il se tut sur tout le reste. Mais, lorsque le vénérable Angelran, surnommé le sage, eut succédé à l'abbé Ingelard, qui venait de mourir, il eut besoin d'aller en Normandie, par le motif que nous avons rapporté; et, après avoir terminé ses affaires, il s'informa auprès des clercs du pays et des religieux de saint Ouen, s'ils connaissaient un saint nommé Vigor. Ceux-ci, qui le connaissaient parfaitement, témoignèrent un grand étonnement de ce que notre abbé ignorât la vie d'un si illustre confesseur; et ils lui firent l'histoire de sa naissance, de sa vie et de ses dignités. Alors le vénérable Angelran leur demanda à voir la vie elle-même de ce saint évêque, qu'on avait écrite, en les priant, en même temps, de lui permettre d'en prendre une copie. Ceux-ci y consentent volontiers et apprennent de notre abbé, avec une extrême surprise, que l'église de Centule, faisant partie de l'abbaye de saint Riquier, possède le corps de saint Vigor lui-même. Les moines de

saint Ouen lui disent alors : «Révérend père, examinez ces ossements. Si vous ne trouvez pas de menton, c'est une preuve qu'ils sont en effet de lui; car cet os doit manquer nécessairement à ses saintes reliques, puisque nous le possédons par une faveur de la divinité.» Aussitôt qu'Angelran, qui apportait avec lui la vie de saint Vigor, fut de retour au monastère, il s'empressa de vérifier ce qu'on lui avait enseigné. Il examina les restes sacrés du bienheureux évêque, et il trouva tous ses ossements à l'exception de l'os du menton qui manquait. L'histoire, qu'il avait apportée avec lui, et qui faisait mention du jour de la mort du saint, fixait cette époque au jour même de la Toussaint qui venait d'être instituée dans l'église; ce qui évita à notre abbé l'embarras de placer la fête du saint évêque dans le calendrier. Cependant il régla qu'elle serait, en outre, célébrée le lendemain de la Toussaint, mais non d'une manière digne de ce grand confesseur de Jésus Christ. Après ces preuves-que nous venons de donner et qui, nous l'espérons, seront suffisantes, nous reviendrons à la vie du seigneur Angelran, sauf à reparler plus tard de saint Vigor, au sujet duquel nous produirons des arguments sans réplique.

CHAPITRE VI DE LA FERMETÉ DU SEIGNEUR ANGELRAN, ET DE LA DONATION DE COMITIS-VILLA (CONTEVILLE)

Le vénérable Angelran s'appliqua toujours, avec beaucoup d'ardeur et de fatigue, à faire rentrer à l'usage de notre monastère les biens qui en avaient été enlevés dans des temps de désolation, ou par la fraude sous l'administration de son prédécesseur. La constance et la fermeté de son caractère fléchissaient l'orgueil des grands, parcequ'en s'armant de sa sainteté, il ne craignait aucune puissance. Angelran lui-même, comte de Ponthieu et fils de Hugues avoué de saint Riquier, l'avait choisi, à cause de sa vertu, pour baptiser un de ses fils, et il redoutait sa censure, parce qu'il connaissait son inflexibilité à l'égard de ceux qui portaient un cœur corrompu. Les chevaliers du Ponthieu avaient conservé l'antique usage de se réunir tous à Centule, le jour de la fête du bienheureux Riquier, et de faire leur cour à ce grand saint comme au seigneur du pays et au protecteur et avoué du salut de ses habitants; et, lorsque le comte Angelran venait à cette solennité, ce qu'il n'avait garde d'oublier, ainsi que toutes les autres fois qu'il venait au monastère, il demandait avec tant d'empressement au vénérable abbé si l'on avait enlevé quelque chose au saint lieu, qu'on eût dit que c'était, non un comte qui s'informait auprès d'un moine de l'état des biens du monastère, mais un esclave qui s'adressait à son maître. S'il arrivait à quelqu'un de ne pas écouter les remontrances de l'abbé, celui-ci qui portait le plus vif intérêt à son monastère et qui pouvait dire *le zèle de la maison du Seigneur me ronge*, (Ps 68) s'emportant aussitôt, l'appelait

infidèle et ravisseur et l'excommuniait, à moins qu'il ne fit le serment de s'amender. Cette fermeté de caractère nous fut très profitable, et fit que, tant qu'il vécut, on n'enleva rien au saint lieu. Ce que nous rapportons pour montrer qu'il serait bon, puisque nous ne trouvons plus, dans ce siècle, de bienfaiteurs, de ne souffrir, au moins, aucun déprédateur. Non seulement le vénérable Angelran ne souffrit aucune usurpation, mais il nous procura encore des restitutions et des donations. Le comte Angelran, excité par ses exhortations, légua un village à saint Riquier, et fit dresser un acte de cette concession, qu'il fit confirmer par l'autorité royale, et dont voici la teneur :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, moi Angelran, fais savoir à tous les fidèles de la sainte Eglise, que, pendant le séjour de l'excellent roi Robert à Compiègne, je lui ai présenté à confirmer la charte d'une donation que j'avais faite à saint Riquier. J'ai en effet cédé à ce saint un village situé dans le Ponthieu et nommé *Comitis-Villa* (Conteville), sous la condition que moi, tant que je vivrai, et, après moi, un de mes héritiers seulement, que je ferai connaître de mon vivant, nous retiendrons ce village en payant, le jour de la fête de saint Riquier, qui se célèbre le vu des ides d'octobre, 12 deniers de cens; et que, si l'héritier par moi désigné négligeait de faire ce paiement, il serait forcé de l'effectuer sous peine de perdre son bénéfice. J'ai présenté cette concession au roi et aux grands de son royaume, et j'ai demandé qu'elle fût confirmée par l'autorité royale. Signature du roi Robert, de la reine Constance, du duc Henri, de Robert, d'Eudes, du comte Angeiran. Fait au palais de Compiègne, le jour des nones d'avril.»

CHAPITRE VII DE L'AMOUR QU'ANGELRAN PORTAIT A SES SUBORDONNÉS, ET DE LA RESTITUTION DE NOGUERIAS⁵

Un chevalier nommé Hubert, qui possédait une terre de saint Riquier, à titre de bénéfice, mit à l'épreuve la constance du vénérable abbé Angelran. Quelques-uns de ses parents, ayant eu, pour un certain temps, la jouissance du village *Noguerias*, appartenant à saint Riquier, il prétendit posséder ce village par droit d'hérédité. L'abbé soutint le contraire, mais le chevalier ne voulant pas céder, il s'en suivit une contestation qui causa beaucoup de peines au vénérable Angelran. On a pu dès lors connaître combien était vive l'affection qu'il portait aux frères, car il ne cessa de combattre, avec toute l'autorité des lois divines et humaines, le chevalier Hubert et tous ceux qui s'efforçaient d'envahir les biens du monastère. Instruit par l'exemple de notre Seigneur et Dieu, et embrasé de cet amour qui lui faisait offrir sa vie pour sauver ses brebis, il affronta mille dangers pour

⁵ Noyelles-en-Chaussée.

conserver les terres et les villages de Centule, et ne craignit pas de s'exposer aux embûches des méchants. Celui qui n'hésita pas de souffrir, lorsqu'il le fallut, mille outrages pour sauver le temporel des personnes confiées à sa garde, se serait certainement sacrifié pour elles, s'il eut été nécessaire. Il faisait peu de cas de la vie lorsqu'il s'agissait du salut des âmes de ceux qui lui étaient soumis. Les tyrans n'avaient pas poussé l'atrocité jusqu'à vouloir épargner les corps pour tuer les âmes, mais ils avaient poussé la cupidité jusqu'à vouloir plonger les frères dans la misère pour s'enrichir de leurs dépouilles; et, comme notre courageux abbé s'opposait, avec une fermeté inébranlable, à toutes leurs déprédations, il eut à souffrir une foule de mauvais traitements, et fut même frappé d'un coup d'épée. Mais, nous pouvons le confesser, il montra un cœur de lion; et, armé de sa conscience, il brava toute la rage de ses adversaires. La charité occupait la première place dans son cœur et en bannissait toute crainte. Il combattit Hubert sans relâche et jusqu'à ce qu'il l'eût vu dépouillé du village de (*Noguerias*), par un jugement des grands du royaume, prononcé en présence du roi.⁶ Mais quel mortel ne se laisse aller, dans l'occasion, à la cupidité ? Le roi Henri,⁷ que cette passion entraînait, s'empara, après le jugement qui déposséda Hubert, du village qui avait fait le sujet du procès, et jouit pendant cinq années de son revenu. Enfin, vaincu par les remontrances réitérées du vénérable Angelran, et maîtrisé par la crainte des jugements de Dieu, il nous le rendit et nous fit, à cette occasion, une charte qu'il est utile de rapporter ici :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Henri, par la grâce de Dieu roi des Français, à tous les fils de l'église catholique, qui s'intéressent au spirituel et au temporel. Nous faisons connaître à tous présents et à venir, la cession que nous avons faite à saint Riquier, pour notre salut et celui de nos successeurs. Un chevalier, nommé Hubert, jouissait par usurpation d'une terre appartenant à saint Riquier, et appelé *Noguenaria*. Ses ancêtres s'étaient appropriés, sous le prétexte d'une donation, tout ce qu'ils avaient tenu à titre précaire dudit saint Riquier. Celui-ci ayant donc voulu envahir ladite terre, comme lui appartenant en propre, en fut quelque temps empêché par les réclamations de l'abbé et des frères, et finit par être entièrement débouté de ses prétentions, par un jugement rendu devant nous. Alors nous avons gardé ladite terre et nous en avons joui pendant cinq années. Au bout de ce terme, songeant à notre salut, et nous rendant aux instances de la congrégation de Centule, nous l'avons restituée à ladite congrégation. Le comte Angelran, avoué de saint Riquier, nous présenta aussi une requête que nous avons accueillie favorablement, et par laquelle il a demandé qu'aucune nouvelle coutume ne fût dorénavant introduite dans ses domaines. Et afin que ces

⁶ Pour la condamnation à mort et l'exécution de cet Hubert voir plus loin chapitre IX.

⁷ Henri I^{er} (1031-1060)

dispositions soient religieusement respectées par nos successeurs, nous avons fait prononcer anathème par Hezelin, évêque de Paris, et par tous les français qui étaient auprès de nous, sans en excepter l'abbé de saint Riquier, contre toute personne qui oserait violer cet acte et compromettre encore une fois notre salut. C'est pourquoi nous défendons expressément par notre autorité et par celle de tous nos évêques, à tout malfaiteur, d'usurper ladite terre de *Noguenaria*, afin que nous ne soyons pas mis au nombre des réprouvés. Et pour que personne n'ignore notre volonté, nous avons fait écrire cette charte, pour qu'elle pût être montrée à tous. Fait l'an 1035 de l'Incarnation de notre Seigneur, la troisième année du règne du roi Henri. L'abbé Angelran a souscrit; le moine Rolland a souscrit; Gautier, Algise, le comte Angelran, Hugues son fils,⁸ le vicomte Godefroi, Oylard, Robert ont souscrit. Ils sont tous témoins de l'excommunication lancée par tous les évêques, et en particulier par Hezelin, évêque de Paris. Que celui qui à l'avenir violera cette charte soit damné avec Datan et Abiron. Amen.»

On a vu plus haut que le seigneur Ingelard avait volontairement cédé pour un temps, pour cause d'amitié ou de parenté, le moulin qui est sous Montigny, et qu'on nomme le moulin de *Mirumdolium*, à Régnier, chevalier. A la mort d'Ingelard, le seigneur Angelran, ayant voulu faire rentrer ce moulin à l'usage de notre monastère, Régnier s'efforça de le retenir, mais en vain. Voyant que toute résistance de sa part était inutile, il supplia notre abbé de lui permettre à lui et, après lui, à son fils et, après son fils, à son petit-fils, de jouir dudit moulin, qui retournerait après leur mort, à l'abbaye de Centule. L'abbé consentit à cette proposition, qu'il confirma par la charte qui suit :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Angelran, abbé de Centule. Nous faisons savoir aux fidèles de la sainte Eglise de Dieu, présents et à venir, qu'un chevalier, nommé Régnier, nous a revendiqué un moulin situé sous Montigny, et qu'il prétendait lui avoir été donné par nous. Mais, après avoir trouvé sa réclamation sans fondement, nous avons déféré à une nouvelle demande de sa part, et nous avons consenti de céder ledit moulin à lui et à deux de ses héritiers, savoir, à Gautier son fils et au fils que ledit Gautier aurait de son épouse légitime, à charge par eux de payer un cens à notre monastère; et de manière que si ledit Gautier venait à mourir sans laisser d'enfants, l'abbaye rentrerait de suite dans sa propriété. Mais s'il laisse un héritier issu d'un légitime mariage, celui-ci succédera à son père et aura, sa vie durant, la jouissance dudit moulin; lesdits preneurs s'engageant à nous payer, tous les ans, 4 sous d'argent, à la fête de saint Riquier, qui a lieu le vu des ides d'octobre. A la mort du troisième héritier, nous rentrerons de suite dans la jouissance de notre propriété. Et afin que ce traité reste inviolable, nous l'avons fait signer par nos frères et par nos fidèles.

⁸ Hugues II, fils d'Enguerrand I^{er} lui succéda vers 1045 et mourut le 10 novembre 1052.

Signature d'Angelran abbé, d'Angelran avoué, de Hugues son fils, d'Oger, d'Urson, de Robert, d'Herbert, de Guernon, de Raoul, de Godefroi, d'Arnoul, d'Oylard. Fait au monastère de Centule, le VII des calendes de février, la 12^e année du règne d'Henri.

CHAPITRE VIII CHARITÉ D'ANGELRAN ENVERS LES PAUVRES

Malgré l'attention continuelle qu'il portait à toutes les choses du monastère, Angelran trouvait encore le loisir de venir au secours des pauvres. La charité, qui était sa compagne inséparable, le rendit, avec l'aide de Dieu, le plus ferme appui des malheureux. Il sortait souvent de l'abbaye pour chercher à répandre ses bénédictions. Et, lorsqu'on le croyait dehors pour quelque affaire particulière, il n'était occupé qu'à des actes de bienfaisance. Il portait quelquefois avec lui un petit sac que sa charité avait eu soin de remplir; et, lorsqu'il voyait venir un pauvre de son côté, il s'empressait de tirer quelques pièces d'argent qu'il jetait à terre, sans être aperçu. Si le pauvre venait à passer outre, il l'appelait à lui et lui demandait ce que pouvait être ce qu'il apercevait à terre. Celui-ci, qui ignorait cette feinte, répondait : «Seigneur, ce sont des pièces de monnaie.» Alors l'honnête et pieux trompeur lui disait de s'en aller et d'emporter le présent que lui faisait le ciel. Ô grand homme, vraiment digne de Dieu ! Ô vertu au dessus de tout éloge ! Angelran consumait toute sa vie à des actes de piété, et les faisait dans le secret pour éviter la louange qu'il méprisait. Mais considérons un moment notre méchanceté et la corruption de notre cœur. Nous aimons à être loués, lors même que nous ne faisons pas le bien; et, s'il nous arrive de faire un peu de bien, nous voulons être préconisés par tout le monde. Nous ne brillons ni par nos actions ni par notre vertu, et nous extorquons l'honneur réservé seulement aux saints pour nous en couvrir comme d'un vêtement. C'est le comble de la misère que de n'être pas saint et de s'arroger le prix de la sainteté. Le véritable adorateur de Dieu, l'illustre Angelran, vertueux, bienveillant, hospitalier et toujours humble, se montra constamment le héros de la charité. Mais ce serait un oubli sacrilège que de ne pas parler de ses talents et de son esprit. Par l'ordre de son précepteur, le vénérable Fulbert, évêque de Chartres, il mit en vers élégants la vie de l'illustre confesseur de Jésus Christ Riquier, que les anciens avaient écrite avec beaucoup de détail. Il n'y ajouta rien d'étranger, et s'attacha à suivre partout le sens littéral des auteurs qui lui servaient de guides. Seulement il rapporta, à la suite des anciens miracles de notre patron, les nouveaux que le Seigneur avait opérés, par les mérites de ce grand saint, et dont Angelran lui-même avait été témoin. Après avoir décrit les anciens miracles, il dit : «Je vais maintenant raconter ceux que j'ai vus de mes propres yeux.» Ensuite il fait récit de la translation de saint Riquier, que nous avons consignée

plus haut dans cette histoire. Nous allons maintenant rapporter nous mêmes quelques-uns des miracles qui furent opérés par cet illustre confesseur, après son remplacement, miracles dont Angelran atteste avoir été témoin, et qui prouvent combien il était grand aux yeux de Dieu, puisqu'il a mérité de voir de si grandes choses.

CHAPITRE IX DES MIRACLES DE SAINT RIQUIER QUI ARRIVÈRENT AU TEMPS D'ANGELRAN

L existait près du monastère un puits extrêmement profond, mais entièrement à sec; et, comme personne n'en approchait, son ouverture s'était bientôt couverte d'une forêt de broussailles, qui, en cachant le précipice, pouvait causer la perte des passants. Un jour, à l'époque de la fête de notre saint patron, qu'on célébrait tous les ans et qui attirait une foule considérable, un homme et une femme, qui n'en connaissaient pas le danger, marchèrent sur les broussailles du puits et tombèrent au fond. Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue, tout Centule fut plongé dans la consternation de voir la fête de son patron souillée de la mort de deux personnes. On descend aussitôt un homme au fond de l'abîme pour en retirer les cadavres de ces deux malheureux. Mais ô prodige ! Ceux qu'on croyait fracassés et en lambeaux sortent pleins de vie et sans la moindre blessure ! Leur présence fut un spectacle merveilleux pour toute la multitude; car il était évident qu'ils avaient été préservés par les mérites du saint dont la fête, en excitant leur dévotion, avait conduit leurs pas à Centule.

On célébrait, selon l'usage de l'église, le dimanche des Rameaux, que le peuple appelle Pâques fleuries, lorsqu'un clerc, en dînant au réfectoire avec les moines, avala une arête de poisson. Il commença dès le soir même à souffrir de cet accident et chercha en vain à rendre cette arête par le vomissement. Le lendemain, il ressentit des douleurs aiguës; le troisième jour son mal empira, et, le quatrième, se sentant près de mourir, il fit prier l'abbé de venir le voir et lui demanda la faveur d'être enterré dans le cimetière des frères. Le cinquième jour qui était le jour de la cène du Seigneur, ainsi que les chrétiens sont dans l'usage de le nommer, se voyant déjà entre les bras de la mort, il demanda à être transporté près de l'autel du bienheureux Riquier, pour recommander son âme à Dieu, avec les mérites de son grand saint. Des esclaves l'ayant porté à la place qu'il avait indiquée, des hommes libres, moyennant une récompense qu'il leur donna, le soulevèrent, et, après l'avoir déposé sur l'autel, ils allaient se retirer, lorsque le médecin céleste commença tout-à-coup à opérer. Le malade se sentit comme fomenté avec de l'eau chaude, et recouvra sur le champ la santé.

Un ouvrier en bois nommé Engelguin, qui servait notre église dans les choses de son métier, et qui réparait les vieux toits et en construisait

de neufs, selon le besoin, monta au clocher pendant les fêtes de Pâques, et, après avoir renoué la corde rompue de la cloche, il s'en retournait, lorsque le plancher sur lequel il avait coutume de marcher et de se tenir, étant venu à manquer sous ses pieds, il tomba par le trou où l'on monte les cloches. Il aurait péri d'une mort affreuse, si la main de Dieu, qui ne voulut pas que la maison de son saint fût souillée du sang d'un homme, ne l'eût soutenu dans sa chute. Car il faut apprendre à ceux qui l'ignorent que l'intérieur du temple est garni d'une espèce d'escalier, construit depuis longtemps avec des pierres posées en saillie, et muni, par le soin de nos prédécesseurs, d'une rampe de bois, afin qu'on y puisse monter sans danger. L'ouvrier tomba sur cet escalier et dut son salut aux mérites de saint Riquier.

La fête de notre patron approchait, mais les pluies continuelles qui avaient lieu paraissaient devoir empêcher les habitants de la province de s'y rendre. Un jour que les moines étaient réunis, l'un d'eux se mit à se plaindre, en disant que personne ne viendrait à la fête, parce que la pluie retiendrait tout le monde. Un autre, qui avait plus de confiance en la divinité, répondit au frère qui se désespérait : «L'écriture sainte nous apprend que notre Seigneur a accordé à ses serviteurs le pouvoir d'ouvrir et de fermer les cieux à leur volonté; et, loin de croire que notre patron soit privé de cette vertu, je pense au contraire qu'il peut, en ramenant le beau temps, rendre les chemins faciles et agréables à ceux que la dévotion peut attirer chez nous». Lorsqu'on fut à la veille de la fête, les nuages se dissipèrent, et l'air devint si pur que ce fut un prodige de voir ce ciel, qui le jour d'aparavant paraissait se fondre en eau, briller en ce moment du plus vif éclat et remplir de joie toute notre contrée. Les habitants des environs accoururent en foule à la fête de saint Riquier, et, après lui avoir payé le tribut de leur dévotion, ils s'en retournèrent chez eux. Mais à peine chacun s'était renfermé dans sa maison, que des torrents de pluie vinrent, pour ainsi dire, nous menacer d'un nouveau déluge, afin de nous apprendre à tous que la sérénité des cieux avait été produite non par le hasard, mais par les mérites de notre patron, qui, après les trois jours que dura sa fête, laissa revenir le mauvais temps.

Un jour des brigands étant entrés à Civinicourt, village qui nous appartient, enlevèrent de force deux de nos hommes; et, comme ils voulaient les contraindre à donner ce qu'ils n'avaient pas, ils les attachèrent avec des chaînes de fer, et furent assez impies pour vouloir les garder. Ces deux malheureux, chargés de fers, ne cessaient d'implorer à leur secours le Seigneur et ses saints et principalement leur patron, le grand saint Riquier. La fête de cet illustre confesseur de Jésus Christ étant arrivée, ils l'invoquent de nouveau au milieu de leurs longues souffrances, et aussitôt leurs liens sont brisés, et ils redeviennent libres.

Mais je ne dois pas oublier de raconter comment le ciel se déclara au sujet de cet Hubert dont il a été parlé plus haut. Hubert s'efforçait de nuire, par tous les moyens imaginables, au seigneur Angelran qui s'opposait avec fermeté à ses prétentions orgueilleuses et à ses impies usurpations. Il fit saisir un des serviteurs de saint Riquier, et, autant par méchanceté de caractère que par haine pour notre vénérable abbé et par le plaisir de l'outrager, il ordonna que le moine fût jeté dans une horrible prison, qu'il fût chargé de fers et accablé de tant de coups qu'on eut lieu de croire que son intention était, non seulement de le menacer de la mort, mais encore de la lui faire subir effectivement. Comme aucun secours humain, au défaut de celui d'Angelran, ne s'offrait à ce malheureux, il eut recours à la toute puissance divine qu'il invoqua au nom des mérites de saint Riquier. Sa prière fut entendue; ses liens se desserrèrent et tombèrent d'eux-mêmes, et il put lever les fers qui tenaient auparavant ses mains enchaînées. Il lui restait encore à sortir de sa prison, malgré les verrous et les grilles, et la garde qui le surveillait; ce qui lui présentait des obstacles presque insurmontables. Mais celui qui tira, par le ministère d'un ange, l'apôtre saint Pierre de la prison d'Hérode, ouvrit encore, par la vertu de sa puissance, le cachot du frère, et plongea ses gardiens dans un sommeil profond, pour les empêcher de s'opposer à sa fuite. Le moine, sauvé ainsi par la grâce de Dieu, revint au monastère, offrit ses fers à saint Riquier, et chanta avec les frères les louanges du Seigneur. Quoique le vénérable Angelran attribue ce miracle aux mérites de notre saint patron, nous sommes fondés à croire que nous en fûmes redevables à la vertu d'Angelran lui-même, qui s'était rendu digne, aux yeux de Dieu, de voir arriver un aussi grand prodige par la seule considération de sa propre sainteté.

Je vais rapporter maintenant quelques bienfaits du ciel, que nous devons certainement aux vertus de notre abbé. Celui-ci avait envoyé au loin deux religieux pour quelque affaire importante. Pendant qu'ils voyagent à une grande distance du monastère, ils sont arrêtés par des voleurs qui leur prennent leurs montures et les forcent ainsi de continuer leur route à pied. Mais, lorsque ces brigands voulurent emmener les chevaux des moines, ils ne purent les faire avancer. En vain ils les frappèrent de l'éperon ou du fouet, ces animaux restèrent immobiles comme des statues. Reconnaisant alors leurs fautes, les voleurs rendirent aux nôtres ce qu'ils leur avaient enlevé.

Une autre fois, Angelran ayant envoyé des frères à la cour du roi, il leur fut volé un cheval d'un grand prix. Aussitôt qu'ils s'en aperçurent ils se mirent à la poursuite du voleur. Alors le cheval volé devint immobile et ne voulut plus avancer d'un seul pas. Le voleur qui le montait, craignant d'être arrêté et mis à mort, abandonne sa monture, prend la fuite et laisse ainsi nos frères reprendre leur coursier qui partit avec eux.

L'exécrable Hubert, qui avait fait souffrir tant de maux à notre vénérable abbé, fut condamné à mort, lui et toute sa famille, par le

jugement du roi, et subit la peine qu'il n'avait que trop méritée par ses persécutions à l'égard d'un homme vertueux.

CHAPITRE X DU SEIGNEUR ODELGER, MOINE

L'exemple du pieux Angelran avait enflammé plusieurs cœurs de l'amour des biens célestes; c'est pourquoi nous jugeons convenable de faire connaître combien la grâce divine a éclaté dans les actes de ses disciples, afin que celui dont nous avons déjà admiré la sainteté, brille encore de la nouvelle gloire qu'il s'est acquise, non seulement par ses propres mérites, mais encore par les mérites des personnes confiées à sa garde. Il y avait au monastère de Centule un homme d'une vie irréprochable, nommé Odelger, qui, avec l'aide de Dieu, répandait un vif éclat sur notre sainte religion, par son admirable obéissance, par sa profonde soumission et par la réserve de ses discours. Il avait été, dans son enfance, instruit des dogmes sacrés par le vénérable abbé Ingelard, et occupait, sous Angelran, la place de doyen et celle de prieur. Il était toujours livré à la lecture ou à la prière; il conservait avec soin la simplicité et la pureté de son cœur et consacrait sa vie à la vertu, se montrant d'ailleurs intègre et très habile dans l'administration des biens du dehors. Il avait coutume, lorsque les frères se reposaient de leurs pieux exercices pour causer entre eux des choses du monde ou de celles de la religion, de se retirer dans l'église, pour s'humilier devant le Seigneur, ou chanter des psaumes à sa gloire; et, pour n'être distrait par la rencontre ni par l'arrivée de personne, il montait dans le haut du temple, et ainsi seul, et éloigné de tout le monde, il offrait à Dieu l'holocauste de ses actions de grâce et de ses prières. Il parvint ainsi à la fin de sa vie après l'avoir passée dans la pratique de tous ses devoirs. Lorsqu'il se sentit près de mourir et qu'il se vit entouré des frères et des serviteurs du monastère, il s'écria tout-à-coup : «Voici le chœur des anges qui est présent.»

Le Dieu saint et tout puissant, voulant en effet montrer à tous avec quelle piété Odelger l'avait servi, lui faisait apparaître, à sa mort, les ministres de sa divinité, pour qu'en leur présence, et sous leurs yeux, son âme quittât son corps sans crainte et sans douleur. Comme tous ceux qui l'entouraient étaient encore stupéfaits des paroles qu'il venait de prononcer, il ajouta : «Voici le chœur des prophètes»; et, après un moment de silence : «Voici le chœur des apôtres»; puis : «Voici le chœur des martyrs»; et, après une petite pause : «Voici le chœur des confesseurs»; et enfin : «Voici le chœur des vierges». A ces derniers mots, il rendit le dernier soupir. Il prouva dans la suite qu'il avait véritablement vu les citoyens du royaume des deux descendre vers lui pour l'enlever. Le vénérable abbé Angelran le fit dévotement enterrer, ainsi qu'il convenait à un saint, dans la chapelle du martyr saint Vincent,

qui est contiguë au cloître, et fit graver sur sa tombe l'épithaphe suivante :

Il pratiqua la justice et fut d'une grande piété,
Odelger, qui repose dans ce tombeau.
Il mourut le neuvième jour de février;⁹
Son âme, tel est notre espoir, est au ciel.

CHAPITRE XI COMMENT DIEU AFFLIGE ANGELRAN

Parmi les monuments que la grande sagesse du vénérable Angelran éleva en l'honneur de saint Riquier, il faut compter les chants mélodieux qu'il composa, quoique nous en eussions déjà beaucoup d'anciens, et les hymnes qu'il fit à la louange de saint Valery, abbé, et de saint Vulfran, archevêque (de Sens). Il mit aussi en vers la passion de saint Vincent martyr et la vie de la sainte vierge Austreberte. Le bruit et l'éclat de son profond savoir attirèrent vers lui plusieurs nobles qui voulurent l'avoir pour précepteur. De ce nombre furent deux personnages illustres, Guy, évêque d'Amiens, et Dreux, évêque de Thérouenne, qui se glorifièrent, toute leur vie, d'avoir été ses disciples. L'excellence de sa doctrine lui avait attiré tant d'honneur, que tout le monde l'appelait, et avec raison, Angelran le sage. Lorsque notre saint abbé eut acquis cette grande réputation de sagesse et de piété, et accompli cette parole de l'apôtre : *Nous sommes partout devant Dieu la bonne odeur de Jésus Christ.* (II Cor 2,15) Dieu qui lit au fond des cœurs, voyant que son serviteur travaillait, avec un zèle infatigable, à s'unir à lui, voulut, pour le rendre encore plus pur, et pour multiplier le nombre de ses mérites, le polir encore avec la lime de l'épreuve, et l'essayer sur l'enclume des infirmités corporelles avec son marteau de percussion. C'est pourquoi il le frappa d'une paralysie si grave, qu'il ne lui fut plus possible de porter sa main à sa bouche, ni de se remuer dans son lit. Ses mains innocentes sont arrêtées dans les liens d'une puissance surnaturelle. Elles, qui s'étaient constamment exercées aux bonnes œuvres, et qui avaient évité avec soin les mauvaises, sont devenues incapables d'agir. Il n'en rendit pas moins grâce au Créateur qu'il ne pouvait plus servir activement, mais qu'il glorifiait toujours dans son cœur et sur ses lèvres. Pendant sa maladie qui le tenait comme enchaîné, et qui ne lui permettait aucun travail, son autorité ne cessa jamais d'être respectée et son nom d'être vénéré. Souvent il lui arrivait de verser des ruisseaux de larmes, et, lorsqu'on le questionnait sur la cause de sa douleur, il répondait qu'il pensait en tremblant aux tourments que le diable fait souffrir aux pécheurs dans les enfers, et que

⁹ Le neuvième jour de février. Erreur de traduction.

cette pensée était bien capable de faire répandre des pleurs. D'autres fois, au contraire, il paraissait transporté de joie; et, si on lui en demandait la raison, il disait que cette allégresse était une émanation des joies des anges et du bonheur continuel des saints.

CHAPITRE XII DE LA SUBREPTION DE FOULQUES; ET DE LA PROPHÉTIE DU SEIGNEUR ANGELRAN

Angelran étant accablé de vieillesse, il paraissait nécessaire à beaucoup de personnes de lui substituer quelqu'un pour régir le monastère. Un noble selon le monde, nommé Foulques et fils d'Angelran, comte de Ponthieu, s'efforça, avec l'appui de sa famille, d'usurper le gouvernement de Centule. Le roi de France, Henri, étant venu au pays, je ne sais pour quel sujet, Foulques profita de son arrivée et le fit solliciter par le comte de Ponthieu, son père, à l'effet d'obtenir la suprême autorité sur notre monastère. Le prince s'étant rendu à ses instances, Foulques devint le régisseur en chef de saint Riquier, sans que l'abbé Angelran en eût été prévenu. Cette faveur que venait de lui accorder le roi, lui fit espérer de se voir un jour appelé aux fonctions d'abbé, et le rendit, d'une audace insupportable. Il donna, dans le réfectoire des frères, malgré l'usage qui y était contraire, un repas magnifique à plusieurs hommes de guerre, dans la vue de se les attacher davantage et de se ménager leur appui pour parvenir aux honneurs qu'il désirait. Mais, dès que l'abbé Angelran apprend cette nouvelle, il appelle ses serviteurs et leur ordonne de le porter dans la salle du festin. Arrivé à la porte du réfectoire, il fait arrêter sa litière et lance, au nom du Dieu tout puissant, une excommunication contre tous les convives qui étaient rassemblés. Leur bande se dispersa aussitôt, et l'on vit les meilleurs d'entre eux, ceux qui avaient encore conservé quelque crainte du Seigneur, trembler à la vue du juste, comme des coupables en présence de leur juge et rester terrifiés des foudres qui venaient de tomber sur eux. L'homme de Dieu, s'étant retiré, fait appeler Foulques et lui demande d'un air menaçant, s'il se regardait déjà comme abbé du lieu. Voyant que la honte l'empêche de répondre, il lui dit que tant que lui, Angelran, sera vivant, jamais lui Foulques ne jouira du titre d'abbé. Et en effet, quoique celui-ci eût déjà reçu de son père une autre abbaye, il ne put jamais devenir abbé tant qu'Angelran vécut; la prédiction de l'homme de Dieu ne fut point démentie. On voit ici que le saint fut animé d'un esprit prophétique et qu'il porta l'arrêt même du ciel, en assurant que, de son vivant, le titre d'abbé n'appartiendrait jamais à Foulques. Mais aussitôt après qu'Angelran fût monté dans le séjour des bienheureux, Foulques fut décoré de la dignité qu'il convoitait depuis longtemps et devint abbé de Forêt-Moutier, qui est un petit monastère

appartenant anciennement, ainsi qu'on l'a vu, aux frères de saint Riquier, mais qui venait d'être usurpé par les comtes de Ponthieu, qui l'avaient érigé en abbaye. Puisque nous en sommes sur ce sujet, il est bon de faire connaître à la postérité comment ce saint lieu nous a été enlevé.

Depuis la mort du bienheureux Riquier jusqu'au temps de l'abbé Ingelard, Forêt-Moutier fit partie de notre domaine; mais Hugues, d'abord duc et puis roi, nous enleva Abbeville dont il fit un château-fort pour arrêter les incursions des barbares et le donna en garde à un chevalier nommé Hugues; il démembra alors de notre domination Forest-Moutier, qu'il donna en propriété à ce même Hugues qui avait épousé sa fille nommée Gisèle. Des clercs avaient d'abord occupé ce petit monastère pour s'y consacrer au service du Seigneur, mais depuis, et à la sollicitation du chevalier Hugues, quelques moines de notre monastère s'y étaient établis, et l'un des nôtres, nommé Gui, et frère du seigneur Angelran, en avait été nommé abbé. Celui-ci, après avoir gouverné le monastère pendant quelques années, eut pour successeur un de nos frères nommé Hubert. Car, lorsque ce lieu saint nous fut enlevé, il fut réglé, pour l'amour et l'honneur de notre patron, que tous les abbés de Forêt-Moutier seraient pris parmi nos moines. A la mort d'Hubert, Foulques, dont nous avons parlé, et qui avait voulu usurper l'administration de notre monastère, fut nommé abbé à sa place. Mais il convient de dire, à la louange de l'abbé Guy, qu'il se rendit agréable à Dieu par la pureté de ses mœurs; et que, quoiqu'il eût été privé de la vue comme le saint homme Tobie, il n'éclaira pas moins son âme des lumières de la contemplation divine. Mais, aussitôt qu'il fut affligé de ce mal qu'il reçut en rendant grâce à Dieu, il demanda à se retirer et revint à Centule, où il passa dans la pratique de ses devoirs tout le reste de sa vie. Il mourut le VIII des calendes de mai, et fut enterré à côté du saint moine Odelger, par son vénérable frère Angelran, qui lui fit cette épitaphe :

Les caractères gravés sur cette pierre apprennent
Que ce tombeau renferme le vénérable père Gui.
La grâce d'une excellente vie l'a enlevé du monde;
Que le monde par ses prières l'élève encore.

Nous devons dire encore que cet Hugues, dont nous avons parlé plus haut, eut le titre non de comte mais d'avoué, titre qui lui faisait beaucoup d'honneur, parce que ce fut le roi Hugues lui-même qui le nomma défenseur de l'église de saint Riquier. Angelran, son fils et père de Foulques, se contenta du même titre d'avoué, jusqu'à ce que, par la permission de Dieu, il eût tué dans un combat le comte de Boulogne et épousé Adelvie, sa veuve, qui était de l'origine la plus illustre. Et c'est parce qu'il avait épousé cette comtesse qu'il prit dans la suite le titre de comte, que ses successeurs ont, suivant l'usage qui s'en est établi, porté

jusqu'à présent. Mais revenons à notre Angelran, et commençons par dire que ce vertueux abbé eut un homme de bien pour successeur.

CHAPITRE XIII DU SEIGNEUR GERVIN ABBÉ DE CENTULE

Ayant découvert que Foulques, ainsi qu'on l'a vu, cherchait, par l'intercession de sa famille et par des présents en argent, à obtenir l'administration de Centule, Angelran forma le dessein de se rendre auprès du roi, pour le prier de ne pas vendre au poids de l'or la charge de diriger les âmes. Il se fit traîner sur un char, car ses infirmités l'empêchaient de voyager d'une autre manière; et, lorsqu'il fut arrivé auprès du prince, il lui parla avec force et le menaça des tourments éternels, s'il faisait une mauvaise distribution de ses faveurs. Le prince, qui était d'un excellent naturel, se repentit et lui demanda le pardon de sa faute, en lui promettant de se corriger. Peu de jours après, le ciel voulut que Richard,¹⁰ abbé de Verdun, accompagné du vénérable moine Gervin (qui était son chapelain et qui se faisait chérir de tout le monde par sa bonté et par sa vertu), se trouvât à l'audience du roi. – Mais, comme ce respectable Gervin a été le digne successeur d'Angelran dans la place d'abbé de Centule, il est bon de rapporter ce qu'il avait été jusqu'alors; car plus il sera connu, plus il sera aimé. Gervin, né à Laon et fils de Guillece et de Romilde, fut envoyé dès son enfance à l'église de Sainte Marie, métropole de la partie de la Gaule que nous habitons,¹¹ pour y être élevé et y faire ses études. Il y était clerc alors et y servait le Seigneur. Mais pendant qu'on lui enseignait la grammaire, selon l'usage des écoles, et qu'il étudiait les poètes, il remarqua que plusieurs des vers qu'il apprenait avaient rapport à la volupté et invitaient à la connaître et à s'y livrer. Son âme chaste et simple fut souillée par des études de ce genre, et il se vit entraîner, par le feu de la jeunesse, par le poison de ses lectures et surtout par la malice du démon, aux désordres célébrés dans des chants impurs. Il rechercha, par le conseil de ses amis, les plaisirs déshonnêtes, et n'eut plus d'autres guides que les poètes qui flattaient les passions, et les jeunes débauchés qui se livraient à la volupté. Il perdit alors l'innocence et la chasteté. Mais le Dieu tout puissant, qui l'avait choisi pour être le vase de sa grâce, le fit tellement rougir de ses désordres, qu'il y renonça, et qu'en outre il fut rongé des plus cuisants remords pour s'y être livré. Il quitte les concubines, évite toutes les amorces du crime, se retire des griffes du démon, et se rend tellement maître de ses sens qu'il renonce pour jamais aux poésies des anciens, pour ne pas s'exposer à perdre son âme en apprenant des vers licencieux. Nous entrons dans ces honteux détails, non pour montrer

¹⁰ Richard, abbé de Saint-Vanne de Verdun (1004-1046).

¹¹ L'école de la cathédrale de Reims.

avec quelle facilité l'homme se laisse entraîner à la volupté, mais pour faire connaître l'épreuve à laquelle Gervin soumit son âme qu'il avait destinée à devenir le sanctuaire de la pureté. Les dérèglements auxquels il s'était livré furent pour lui une raison de renoncer aux études profanes; et c'est pourquoi il ne fut jamais habile dans les sciences dont s'occupe le monde. Cependant, le peu qu'il avait appris lui facilita la connaissance des choses saintes dans les quelles il se rendit si célèbre et par ses discours et par ses actions.

CHAPITRE XIV COMMENT GERVIN RENONCE AU MONDE ET SE FAIT MOINE

Gervin, près la mort de son père et de sa mère, se voyant le chef de sa famille qui était illustre, et étant déjà chanoine de l'église de Reims, songea à renoncer au tumulte du monde pour s'attacher plus étroitement à Dieu. Mais ses deux sœurs, qui avaient été confiées à sa tutelle, contrariaient ses vœux. Heureusement que, parmi les nombreux vassaux qui tenaient de lui des bénéfices et qui le servaient, il se trouva un homme riche et honnête, qui était un chevalier d'une valeur brillante et qui se nommait Haymon. Il se déchargea sur lui des soins terrestres qui l'embarrassaient, en lui donnant tout son patrimoine et en lui faisant épouser l'une de ses sœurs, nommée Rotselline. Quant à l'autre, elle refusa la couche d'un homme et se maria à Jésus Christ. Elle entra dans un monastère, où elle se fit religieuse. En ce temps là, vivait un homme d'une grande humilité; c'était le vénérable abbé Richard, que sa réputation de bonté et de vertu faisait aimer et respecter de tous. Gervin alla le trouver et le pria de lui conférer l'habit et la qualité de moine. Richard, instruit de la doctrine et observateur fidèle de la règle, différa et usa de délais, ainsi que le prescrit saint Benoît. Il l'éprouve, il lui annonce que la tâche qu'il veut s'imposer est rude et difficile; il lui montre combien est étroit le sentier qui conduit à la vie. Mais, si le docteur enseignait de grandes choses, le disciple en pratiquait de plus grandes encore. Enfin Gervin dit qu'il est temps de se rendre à ses vœux, et que, pourvu qu'on lui permette d'entrer dans un cloître, il est prêt à tout souffrir, quelque durs et effrayants que soient les travaux qu'il se prépare et auquel la nature ne l'a pas accoutumé. Richard, gagné par des promesses aussi positives, lui dit : «Voici la règle, voyez si vous pouvez suivre tous les points dont ce livre vous instruira. Si vous êtes assuré de pouvoir vous y conformer, vous serez reçu; mais, si vous ne pouvez pas ou que vous ne vouliez pas les observer tous rigoureusement, vous êtes venu libre, retirez-vous de même.»

Une année presque entière se passa dans ces épreuves. Enfin Gervin, les ayant surmontées toutes, reçoit l'habit de moine et entre dans la congrégation du saint confesseur et évêque Viton. Lorsqu'il fut

enrôlé dans la milice de la sainte religion, il se rendit cher à tout le monde par son obéissance, ses égards et sa bienveillance envers tous. Afin de mettre son humilité à l'épreuve, on lui confia la garde des enfants. Celui que Dieu allait choisir pour pasteur des âmes devait donner d'avance des gages de son zèle futur. Lorsque le vénérable Richard vit qu'il se rendait propre à la tâche qui lui était réservée, il conçut pour lui tant d'affection qu'il le nomma son chapelain et qu'il confia à ses soins la conduite d'une foule d'objets de l'administration du monastère. Gervin nourrissait le pieux désir d'aller visiter les lieux célèbres par la naissance, la vie, la mort et la résurrection de Jésus Christ; mais, tandis qu'il n'ose se découvrir au père, dans la crainte, non pas d'éprouver un refus, mais d'encourir ses réprimandes, Dieu permet que celui-ci forme les mêmes vœux que Gervin. Ainsi, lorsque Gervin priait le Seigneur de lui faire la grâce de remplir ses vœux, l'abbé témoignait le désir d'aller visiter les saints lieux de Jérusalem et de l'avoir pour compagnon. Il le prie donc de l'accompagner, afin de lui rendre le voyage plus agréable. Gervin fut enchanté de cette proposition et se hâta avec le vénérable Richard de préparer ce qu'ils devaient emporter. Gervin avait donc été ordonné prêtre lorsqu'il partit pour Jérusalem avec son abbé.¹² A son arrivée dans la citée sainte, il couvrit de ses baisers cette terre sacrée, il fondit en larmes et adressa au ciel ses prières pour notre sainte mère l'Église universelle.

CHAPITRE XV COMMENT GERVIN FUT ÉLU ET FAIT ABBÉ

Richard et Gervin, après s'être acquittés de leurs vœux et de leurs prières, retournèrent dans leur pays; mais, peu de temps après leur retour, ils se rendirent pour quelque affaire urgente à la cour du roi, ainsi que nous l'avons déjà raconté. Le roi Henri, se souvenant des menaces que lui avait faites le seigneur Angelran, supplia instamment l'abbé Richard en ces termes : «Dans notre royaume est un monastère construit avec munificence par les anciens rois; et quoiqu'il ait été démoli, il y a quelque temps, par les païens, il n'en est pas moins encore au nombre des lieux saints les plus remarquables. Il a pour pasteur le sage Angelran, qui, parvenu au terme de sa carrière pleine de vertus, est sur le point de quitter cette terre et prie qu'on lui nomme un successeur dans la conduite des âmes. C'est pourquoi je conjure votre sainteté éminente de permettre au frère Gervin d'accepter cette charge de pasteur que je lui destine.» Le vénérable abbé, quoique ne pouvant qu'avec peine se séparer de son ami, accorde au roi ce qu'il demande et ordonne à Gervin d'accepter la grâce que le prince lui offrait. Henri lui commande alors de partir en hâte avec quelques personnes de sa cour.

¹² Le voyage de Richard du Saint-Vanne à Jérusalem en compagnie de Gervin eut lieu en 1027.

On fait les préparatifs de départ, on se presse, mais Gervin déclare qu'il n'entrera pas à Centule avant d'avoir été unanimement élu abbé par les frères. C'est pourquoi on envoie des personnages distingués du clergé pour annoncer cette nouvelle à Centule. Ils se présentent au vénérable Angelran; ils lui apprennent que le roi vient de nommer pour abbé de saint Riquier un homme que l'on pense justement nommer le berger des troupeaux de Jésus Christ, mais que le nouveau pasteur ne voulait venir qu'après avoir informé Angelran de sa nomination et l'avoir vue confirmée par les suffrages de tout le monastère.

Le vénérable Angelran, transporté de joie à cette nouvelle, dit qu'il n'avait plus souhaité qu'une chose, c'était d'avoir pour successeur un homme capable de conduire le troupeau du Seigneur. Ensuite, il fait assembler toute la communauté, lui apprend la résolution du roi qui, pourvoyant avec bonté à leurs besoins, avait choisi un homme de bien et d'une vertu solide pour les gouverner en qualité d'abbé. «Allez, dit-il, et faites moi connaître ce que vous avez résolu dans votre esprit, afin que votre congrégation jouisse bientôt de la possession d'un si grand pasteur.» A ces mots, tous les frères applaudirent et approuvèrent le choix du roi. On rédige alors par écrit le consentement qu'ils venaient de donner. Le saint Angelran résigne son pouvoir pastoral, en confessant, avec humilité, qu'il ne l'a pas exercé d'une manière digne de Dieu. Les envoyés remportent cet écrit, reviennent en hâte à Amiens et apprennent à l'évêque et à l'abbé l'élection favorable des moines de Centule et la concession faite par le saint vieillard. Gervin fut sacré abbé le jour de l'Annonciation de la naissance de Jésus Christ, faite à la vierge par l'ange Gabriel;¹³ et, le jour suivant, il arriva à Centule, où il était ardemment désiré. Lorsqu'il fut ainsi élevé à la dignité pastorale, il s'arma d'une humilité continuelle, ne faisant jamais usage de vêtements recherchés, d'une nourriture délicate, ne prenant jamais l'orgueil d'un maître, mais témoignant l'amour qu'il portait aux frères et à ses fils par l'attention où il fut toujours de vivre comme eux et de montrer la même humilité. Plusieurs moines de son monastère le suivirent à saint Riquier, par amour pour lui. C'étaient des hommes purs, instruits dans les lettres et doués de la sagesse du monde. Il choisit l'un d'eux nommé Guarin pour prévôt, et pour doyen un autre nommé Regneuard. Après avoir ainsi rapporté, en peu de mots, la naissance et l'arrivée de Gervin que Dieu nous envoya, tâchons maintenant de raconter la mort honorable du seigneur Angelran.

¹³ Amiens, 25 mars 1045.

CHAPITRE XVI MORT DU VÉNÉRABLE SEIGNEUR ANGELRAN

Dieu, le Créateur du monde, qui déjà avait arrêté de combler les vœux de son serviteur en l'appelant au bonheur de l'éternité, et qui l'avait rendu digne de sa grâce par cette longue maladie qui l'avait purgé de ses fautes, dans le conseil de sa sagesse par laquelle il afflige ses fils bien-aimés, aggrava le mal de son serviteur et multiplia ses souffrances qui allaient être couronnées d'une récompense éternelle. Mais pour montrer que la correction venait non de sa colère, mais de sa miséricorde il lui envoya des signes de sa bonté infinie. Le saint vieillard était toujours plongé dans l'étude de la sainte écriture, et il surmontait tous ses maux pour s'acquitter de ses devoirs de dévotion. Tantôt il récitait les psaumes avec ferveur, tantôt il méditait attentivement les préceptes divins, ou, prosterné sur son lit comme s'il eut été devant l'autel, il chantait solennellement la sainte liturgie; ce qui jetait dans l'étonnement certaines personnes qui voyaient un homme, doué d'une si grande sagesse, se livrer, selon elles, à de pareilles extravagances. Mais, lorsqu'Angelran s'apercevait de leur erreur, il les jugeait simples et ignorantes du bien qu'il pratiquait. Néanmoins un jour qu'il récitait ainsi la liturgie couché sur son lit, le Dieu tout puissant, voulant faire connaître à ceux qui l'ignoraient, ce qui en était de cette conduite d'Angelran, lui fit éprouver une soif ardente après qu'il eut fini sa liturgie. Le vieillard demanda alors un peu de vin; on lui en apporte, mais il fait signe qu'il ne veut pas le boire; le serviteur revient en lui présentant un autre vin, mais à peine le saint homme en a-t-il goûté qu'il le rejette. Le serviteur, voyant qu'après avoir refusé deux fois le vin qui lui avait été offert il en demandait encore, dit qu'il n'y en avait pas d'autre. Alors le pieux Angelran dit : «Apportez-moi de celui dont je viens de faire usage à la liturgie». A ces mots, les assistants lui résistent en tremblant et lui répondent avec larmes : «Vénérable père, vous n'en aurez plus, à moins que celui qui vous l'a donné ne vous en donne encore». En effet, lorsqu'on le croyait hors de son bon sens lorsqu'il disait la liturgie, et lorsqu'il en était venu à l'endroit où l'on fait la libation sacrée du corps du Seigneur, il se sentait restauré par une nourriture céleste que lui envoyait la Divinité. Remarquant alors que ses serviteurs avaient découvert son secret, et voulant néanmoins cacher la bonté que Dieu avait pour lui, il leur ordonna comme en colère de se retirer. C'est en effet le propre des saints de vouloir se cacher lorsqu'ils font le bien, dans la crainte que les louanges qu'ils recevraient ne diminuassent, aux yeux de Dieu, le prix de leurs actions.

Pendant ce temps-là, et lorsque le bienheureux abbé était sur le point de succomber sous le poids de son mal, et que, pour cette raison, il était observé avec inquiétude par tous ceux qu'il avait élevés, il arriva une affaire pour laquelle il fut obligé d'envoyer à la cour du roi. C'est

pourquoi le seigneur Gervin, qui avait déjà pris l'administration du monastère, ordonne à un frère de se charger de cette affaire. Mais celui-ci, qui voulait assister à la mort du vénérable père et lui rendre ses devoirs, chercha à s'excuser par tous les moyens qu'il put imaginer. Alors Gervin, irrité de son refus, se rendit auprès d'Angelran et lui expliqua la désobéissance du moine. Angelran fait venir ce dernier auprès de lui, lui demande pourquoi il ne veut pas exécuter l'ordre qui lui est donné et lui commande d'obéir. Comme le frère persistait dans son refus, le saint abbé, illuminé par la grâce de l'esprit prophétique, lui fit cette promesse : «Va et fais ce qu'on te prescrit; et sache que ce corps ne descendra pas dans la tombe avant ton retour.» Le frère, réjoui de cette réponse, se met en route et s'acquitte auprès du roi de la commission dont il était chargé. Enfin arriva le jour où Dieu appela à lui son serviteur. L'âme du vénérable Angelran fut portée par les anges devant le Seigneur, le 5 des ides de décembre; et cette pierre, qui avait été polie avec beaucoup de soin, fut placée dans l'édifice céleste. Ce lys qui avait crû arrosé, dans la vallée, par la rosée céleste de l'humilité, orne la guirlande céleste. Cette perle, qui avait déjà brillé par diverses faces, décore le diadème divin. Le moine, qui avait été envoyé auprès du roi, ayant appris, à Amiens, où il avait logé à son retour, la mort du révérend père, quitta son hôte et le repas qui était préparé (car c'était le soir et l'on était à l'heure du souper) monta à cheval et arriva en grande hâte à Centule. Il trouva le saint déjà privé de vie et placé dans l'église où les frères le gardaient avec une grande dévotion et se disposaient à le descendre dans sa sépulture. Le moine accourt auprès de son corps, lui rend ses devoirs, et, en satisfaisant ainsi à ses désirs, remplit la prophétie du père, qui lui avait promis que son corps ne serait pas mis en terre avant son retour de la cour du roi.

CHAPITRE XVII ENTERREMENT DU SEIGNEUR ANGELRAN

Le corps du saint fut enterré dans le temple de saint Riquier, dans l'endroit où l'on honore le martyr de saint Laurent. Le vénérable Gervin, qui lui succéda, orna tellement sa sépulture qu'elle aurait été digne de la sainteté des anciens pères, pensant avec justice qu'on devait charger d'honneur la terre du corps de celui qui, couvert du laurier immortel, chantait éternellement les louanges du Christ avec tous les chœurs célestes. Amen. Ces choses arrivèrent l'an de l'Incarnation du fils de Dieu 1045, indiction XIII. Notre Seigneur Jésus Christ, que notre abbé avait servi fidèlement, daigna, par des signes certains, manifester aux mortels combien les services d'Angelran avaient de prix à ses yeux et quelle récompense il lui avait décernée dans le ciel. Une femme du Vimeu avait une fille paralytique, qui, incapable de tout travail, gisait mourante sur son grabat. La mère, ayant entendu parler de la sainteté

d'Angelran, fut remplie de la foi, et, désirant la guérison de sa fille, elle la conduisit à la sépulture du saint. La malade s'assit auprès du tombeau de l'homme de Dieu, en lui offrant dévotement une chandelle que sa mère avait apportée, et ensuite se livra au sommeil. Elle se trouva guérie à son réveil; et, en présence des frères, qui, à cette occasion, chantèrent les louanges du Seigneur, elle retourna gaiement et à pied dans le village de *Filcharias*,¹⁴ d'où elle était venue, annonçant à tous le prodige que Dieu avait opéré en sa faveur, par les mérites de saint Angelran.

Guy, alors archidiacre, mais depuis évêque de l'église d'Amiens, qui avait été son disciple dans l'étude des lettres, décora sa tombe de cette épitaphe :

Angelran, que couvre ce superbe monument,
Fut pasteur et abbé de ce monastère.

Le chef du troupeau de l'église, l'illustre modèle des religieux,
Vécut pur dans le monde et dans le Seigneur.

Que celui qui veut connaître plus en détail les services qu'il a rendus au
saint lieu, lise ces vers qui ont été composés ainsi, pour l'instruction et
l'encouragement de la postérité :

Voici en peu de mots les services que l'illustre abbé Angelran
A rendus à notre monastère.

Il a construit l'église de saint Vincent et celle de saint Benoît,
Il a établi une maison de secours pour les infirmes.

Il a relevé le portail depuis ses fondations.

Il a fait construire la table de l'autel de saint Pierre
Et fabriquer deux encensoirs d'argent.

Il a orné d'argent pur le livre de l'Évangile

Et celui de la vie de saint Riquier;

Ainsi que le livre des Épîtres et celui des Évangiles.

Il a enrichi le calice des ornements qu'on voit aujourd'hui

Et l'a couvert d'une patène magnifique.

A rappeler aussi le calice dont il se servait toujours à la messe.

Il a orné l'église d'une tapisserie et de trois manteaux du plus grand prix.

Il a racheté et fait rentrer dans notre domaine les terres autrefois
détachées,

Telles que celles de *Neguerias*, de *Gaspantias* et de *Drusi*;

Les églises de *Guibrence*, de *Frocourt* et de *Mont-Rochon*,

Et celle du *Champ Sacré*;¹⁵ après de longs débats et malgré les efforts

De plusieurs personnages qui favorisaient ses adversaires

Et qui lui firent endurer beaucoup de fatigues et d'injustices

Dont je n'ai rapporté plus haut que la moindre partie,

¹⁴ Feuquières.

¹⁵ Noyelles-en-Chaussée, Gapennes, Drugy, Yvrench [?], Frocourt, Mont-Rochon, Champ Sacré (ou Cercamp).

Mais que le Seigneur connaît et qu'il jugera.
Les livres nouveaux qu'il nous a procurés et ceux qu'il a refaits
Lui-même sont innombrables. Voilà comment il a mérité,
Ainsi que nous l'espérons, les récompenses du royaume céleste.
La mort seule mit fin à ses honorables travaux.
Il restaura en mourant l'église de sainte Marie.
Que la gloire éternelle soit donc le prix des actions d'Angelran,
Et qu'il soit damné celui dont la négligence
Laisserait périr les grandes choses qu'il a faites.

Ce vénérable abbé avait composé pour la postérité un catalogue en vers des pères de notre saint lieu, sans les mentionner tous. Il eut soin, néanmoins, de rapporter les noms de ceux que les chartes et les tablettes pouvaient faire connaître et de ceux qui étaient mentionnés dans la vie de saint Riquier. Cette liste ainsi conçue :

«J'écris de mémoire et sans ordre les noms des abbés du monastère de Centule. Le premier et le plus excellent de tous fut notre pasteur Riquier né dans ce village. Ocioald lui succéda; vint ensuite Angilbert le magnifique, qui bâtit le présent monastère, avec le secours du roi Charles; puis le pieux et saint Guitmar, dont les successeurs furent Hélishachar, Aldric, Héric, Louis, Herbert qui était du sang royal, Symphorien, Ruodulfe, Carloman, Guelfon, Hénold, Gerbert et Fulchéric, enfin Ingelard auquel succéda Angelran qui fut le fidèle observateur de la règle, et qui se livra à l'étude des lettres.

Tel est le catalogue de l'honorable Angelran; mais nous sommes surpris qu'un homme aussi studieux et aussi instruit ait pu ignorer les gestes du seigneur Heligaud, comte et abbé, ou, s'il les a connus, qu'il n'en ait fait aucune mention, d'autant plus que la vie d'Héligaud n'a pas été découverte depuis peu, mais qu'elle existait, si nous ne nous trompons pas, depuis très longtemps et qu'elle était conservée dans les archives de notre saint lieu. Il pourrait se faire néanmoins qu'elle n'y eût été apportée et déposée qu'après la mort du saint abbé, attendu que, dans les temps de désolation, et lorsque les moines étaient obligés de prendre la fuite, non seulement les reliques des saints et les ornements de l'église, mais encore les livres et les écrits composés sur notre saint lieu étaient, ainsi que le certifie la préface de la vie d'Héligaud elle-même, transportés et dispersés en différents endroits. En effet, le vénérable Gervin, étant allé au monastère de Gorze,¹⁶ en rapporta une histoire de l'abbaye de Centule qui nous apprit, ce que nous ignorions auparavant, qu'après la mort de l'abbé Angilbert, son fils Nithard, après quelques abbés qui succédèrent immédiatement à son père, avait lui-même gouverné notre monastère; et tous les autres détails que nous avons eu soin de rapporter en leur lieu. On y lut aussi, au sujet de l'abbé

¹⁶ Monastère dans le territoire de Metz.

Ribbodon qu'il avait fait la translation du corps de saint Angilbert; et l'on y trouva une foule de monuments concernant notre abbaye, que l'honorable Angelran n'a point connus. Les quatre abbés qui ont été omis par Angelran dans son écrit, et que nous avons mentionnés dans cette histoire, sont : le seigneur Nithard, le seigneur Ribbodon, Helgaud et Coschin. Les noms des deux premiers nous ont été transmis par le livre tiré de l'abbaye de Gorze; le nom du troisième fut trouvé sur des feuilles déposées dans notre bibliothèque; et quant au seigneur Coschin, on conserve au monastère de Jumièges plusieurs écrits qui prouvent qu'il fut à la fois abbé de ce monastère et abbé du monastère de Centule. Après être entrés dans ces détails, nous allons maintenant écrire la vie du seigneur Gervin.

CHAPITRE XVIII DES ACTIONS HONORABLES DU SEIGNEUR GERVIN; ET DE LA CONSTRUCTION DE LA CRYPTÉ

Gervin, remplissant avec zèle la charge qui lui était confiée, ramenait au bien ceux qui s'en écartaient, et faisait germer, par ses exhortations et ses exemples, la vertu dans le cœur de tous. Il écoutait aussi la confession des personnes coupables; il guérissait la maladie de leurs âmes avec les remèdes puisés dans la sainte Écriture et les rappelait à la miséricorde de Dieu. S'il s'agissait d'hommes riches, il les engageait à bâtir des oratoires pour mériter le pardon de leurs fautes. Notre patrie doit sa splendeur ainsi que les fruits précieux qu'elle a produits à son zèle et à sa piété. Il bâtit de nouveaux édifices; et ceux qui avaient été construits en bois, il les fit reconstruire en pierres et en ciment. Il fut constamment occupé à restaurer, autour du lieu sacré confié à sa vigilance, les choses qui tombaient en ruines, et à rassembler celles qui avaient été dispersées. Il ne détruisit aucun des ouvrages qui avaient été faits avant lui. Il fit creuser une très belle crypte, que l'on voit encore à présent, et qu'il consacra à la glorieuse vierge Marie, Mère de Dieu. Il déposa dans les quatre autels qui s'y trouvent les glorieuses reliques de Jésus Christ et celles des saints, qui suffiraient seules pour faire l'honneur de notre pays. Nous désignerons ici la nature de ces restes sacrés, afin que la postérité apprenne quelle a été la gloire de notre monastère. Le grand autel de la crypte de Centule est orné d'un grand nombre de reliques et est consacré à l'Annonciation de notre Seigneur, à sa Nativité, à la sainte et victorieuse Croix, à la bienheureuse et glorieuse Marie toujours vierge, à saint Jean apôtre et évangéliste, à Riquier illustre confesseur de Jésus Christ, à la bienheureuse vierge Cécile, enfin à tous les saints et à toutes les saintes, des reliques des quels il est décoré. Les reliques qui le parent sont : du bois de la sainte Croix, du Sépulcre de notre Seigneur, de la cire de la sainte Résurrection, de la colonne où il fut attaché, de la pierre sur laquelle il se reposa en

portant sa croix, du mouchoir dont il était ceint lorsqu'il lava les pieds de ses disciples, de sa crèche, de la Verge de Moïse, de la manne; du vêtement de sainte Marie, Mère de Dieu, de ses cheveux, du fil qu'elle fila, de son tombeau, du manteau de saint Michel archange; des reliques de saint Jean-Baptiste, du prophète Isaïe, de saint Jean évangéliste, des saints Innocents, de saint Etienne premier martyr, des saints martyrs Etienne pape, Félix pape, Eusèbe, évêque de Verceil, Florent, Blaise, Crépin, Crépinien, Paterne; une dent de saint Livin martyr; des reliques des saints Hermès, Prix et Romain martyrs; des reliques des saints confesseurs Martin, Rémi, Nicolas, Vaast, Médard, Cassien, Armand, Eloi, Cadoc, Sauge, Paul, Malo, Géri, Aubert, Ranulfe, Acaire, Otbert, Vandrille, Bertin, Filibert, Bavon, Valéri, Mauront, Guignolé, Josse, Cuthbert; des reliques des vierges Pétronille, Anastasie, Justine, Prisque, Praxède, Gertrude et Auguste.

Au midi de la crypte, l'autel a été consacré à la descente du saint Esprit, aux bienheureux apôtres Barthélemy, Matthieu et Luc l'évangéliste; aux saints Maurice, Nicaise, Léger martyr, et aux saintes vierges Agathe et Luce. Les reliques dont il est orné sont : du sépulcre de notre Seigneur, des cheveux de saint Barthélemy, de la tête de saint Matthieu, de celle de saint Nicaise; des reliques des saints martyrs Maurice, Léger, Firmin, Cyriaque, Agapet, Crépin, Crépinien et Antime; des reliques des saints Corneille et Cyprien, de sainte Agathe et de sainte Sabine.

L'autel du nord de la crypte est consacré à la glorieuse Résurrection et à l'Ascension de notre Seigneur, aux saints apôtres Jacques, Simon et Jude, aux saints Quentin, Lucien, Fuscien, Victorin, Gentien et Lambert, et aux saintes vierges Agnès et Scolastique. Les reliques qui le décorent sont : des vêtements des apôtres Pierre et Paul, des cendres de saint Jacques, une dent de saint Simon apôtre, des restes des saints Christophe, Georges, Crépin et Crépinien; des cheveux et du corps de saint Quentin, du clou dont il fut percé; de la chasuble de saint Lambert, du corps de saint Hilaire, et des corps des saintes vierges Agnès et Scolastique.

L'autel de la crypte, situé sous celui de saint Riquier, a été consacré à la sainte et indivisible Trinité, au Père, au Fils et au saint Esprit; aux saints martyrs Denis, Rustique et Eleuthère, Gervais et Prothais; aux saints confesseurs Ambroise, Augustin, Jérôme, Athanase, et à tous les saints. Les reliques dont il est orné sont celles des saints martyrs Denis, Rustique et Eleuthère, Gervais et Protas, et des saints confesseurs Satyre, Ambroise et Augustin.

Ces magnifiques et précieuses reliques de notre Seigneur Jésus Christ. et de ses saints, qui avaient été rassemblées, avec un soin extrême, dans toute la Gaule, par notre très saint pasteur Gervin, ou amassées par notre très saint patron Riquier, furent par ledit Gervin déposées, le XIV des calendes de novembre, sur les autels qu'il avait fait

ériger, avec une grande magnificence, dans la crypte de Centule, qui, comme nous l'avons dit, était dédiée au Dieu tout puissant, sous l'invocation de la bienheureuse vierge Marie. Cet homme pieux fit encore beaucoup d'autres choses pour le bien de notre monastère, soit en achetant des manteaux, soit en faisant fabriquer des tapisseries, ou en rachetant des terres qui avaient été aliénées. Quoique tous ces bienfaits soient, pour ainsi dire, sous nos yeux, nous ne laisserons pas que d'en rapporter ici une partie.

CHAPITRE XIX COMMENT GERVIN FIT RENDRE A NOTRE COUVENT L'ÉGLISE DE SCABELLIVILLA, DONT ON NOUS DISPUTAIT LA PROPRIÉTÉ

Nous avons dit, dans cette histoire, que le vénérable Angelran était allé en Normandie, et qu'il avait reçu en donation du duc Richard l'église de *Scabellivilla*, pour servir à l'usage de notre monastère; mais, à la mort de Richard, son fils, nommé comme lui Richard, ne garda que peu de temps le duché de son père et le laissa à son frère Robert. Après Robert, Guillaume (le Conquérant) le posséda, et ce fut sous ce dernier qu'une abbesse chercha à nous enlever ladite église et à se l'approprier, je ne sais sous quel prétexte. Le célèbre Gervin se rendit, à cette occasion, dans la Normandie, en portant avec lui le chirographe que le marquis Richard avait fait dresser au sujet de la donation de ladite église, dans la vue de prouver à cette abbesse, par l'exposé fidèle de la chose et la présentation de l'acte de cession, que ses prétentions n'avaient aucun fondement; et aussi dans l'intention de prier le duc Guillaume d'empêcher qu'on enlevât à notre monastère les biens que ses prédécesseurs nous avaient donnés. Le duc qui avait conçu beaucoup d'estime et d'affection pour Gervin, à cause de sa piété et de sa vertu, l'appuya de tout son pouvoir, augmenta les terres de l'église de *ScabeHivilla*, et fit, à ce sujet, dresser cette charte de confirmation :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Guillaume, par la grâce de Dieu duc des Normands, à tous les fidèles de l'église catholique, qui ont soin de leur âme et de leur corps. Nous désirons de faire connaître à toute la postérité que j'ai, pour le salut de mon âme, confirmé de tout mon pouvoir le monastère de saint Riquier dans la possession de l'église de *Scabellivilla*. Comme cette possession était revendiquée par l'abbesse de Montivilliers, Gervin, abbé dudit monastère de saint Riquier, se rendit auprès de nous et nous exposa ses droits, en présence des grands de notre cour. Nous, après avoir pris connaissance de la charte de donation faite par nos ancêtres, avons ordonné que ladite église de *Scabellivilla* serait restituée à l'abbaye de Centule, et avons, en outre, donné notre foi, qu'à l'avenir, celle-ci posséderait ladite église librement et sous notre avouerie, de la même manière qu'elle l'avait reçue de notre aïeul et de notre père. Nous avons appris en effet, par la déposition des personnes

qui connaissent cette affaire, que ladite église de *Sacabellivilla* appartenait justement audit saint Riquier. Et, afin que cet acte de notre confirmation conserve toute sa force pour les temps à venir et que le mérite n'en puisse être perdu pour nous, nous avons fait écrire ce précepte de notre autorité. Fait à *Argentulum*,¹⁷ l'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1048, le III des calendes de novembre. Les témoins sont : Storinsting, Richard son fils, Ive de *Belismo*,¹⁸ Arnoul son neveu, Raoul Taisson.»

Lorsque le seigneur Gervin eut adressé sa demande au duc Guillaume, celui-ci le pria avec instance de lui faire présent d'une relique du saint évêque Vigor, qui, par la grâce de Dieu, avait été jadis apporté dans notre monastère. Il est certain que notre abbé aurait perdu l'église de *Scabellivilla*, s'il n'eut pas promis au duc de lui donner ce qu'il demandait; car Guillaume aurait mieux aimé céder cette propriété à l'abbesse, qui était sa parente, qu'à toute autre personne.

CHAPITRE XX AUTRE EXPOSÉ SUR SAINT VIGOR

Puisque nous sommes venus à parler du saint évêque Vigor, nous croyons nécessaire de rapporter ici, avec fidélité, ce qui le concerne, et ce que lui-même nous a appris, par la volonté de Dieu. Nous lisons en effet dans les gestes de saint Angelran, comment cet illustre abbé s'assura que nous possédions véritablement le corps de ce saint prélat. Nous y voyons aussi qu'ayant apporté l'histoire de Vigor de la Normandie, et y ayant trouvé le jour de sa mort glorieuse, il ordonna qu'on célébrerait la fête de sa naissance. Cette institution se conserva jusqu'au temps du glorieux Gervin, qui, vivant dans la crainte du Seigneur et dans l'amour de ses saints, apporta chez nous de grandes améliorations dans le culte divin. La fête de saint Vigor étant arrivée, les frères se disposaient à la célébrer selon la coutume établie par le seigneur Angelran. L'abbé Gervin était absent et le prieur nommé Regneguard le remplaçait dans le gouvernement du monastère. Une nuit que les frères étaient occupés à célébrer la solennité du saint prélat, Regneguard, qu'une infirmité avait empêché de se rendre à l'office, était couché et dormait profondément. C'était d'ailleurs un homme de bien, chaste et craignant Dieu. Pendant son sommeil il vit une personne d'une taille admirable et d'une grande beauté, qui était revêtue des ornements pontificaux, et qui lui dit avec douceur : «Pourquoi restes-tu couché ici et ne célèbres-tu pas ma fête ?» Le prieur, tremblant à la vue d'un personnage d'une aussi haute qualité, répondit : «Seigneur, parce que je suis infirme.» Puis il ajouta : «Mais qui êtes-vous donc ?» –

¹⁷ Argentel, commune de Manerbe, canton de Blangy.

¹⁸ De Bellême.

«Je suis, reprit l'autre, Vigor, évêque de l'église de Bayeux. Lève-toi, recouvre la santé, et cours assister aux offices de ma fête; mais dis à ton abbé et aux frères que, puisque la bonté divine a permis que mon corps reposât chez vous, je veux que ma fête soit célébrée avec plus d'honneur qu'on ne le fait.» Ayant vu et entendu ces choses, le moine se lève plein de santé, va au chœur et chante de toutes ses forces les louanges du saint. Les frères restent dans l'étonnement, mais, comme il ne leur était pas permis de parler en ce moment, ils remettent au lendemain matin les questions qu'ils brûlent d'adresser au prieur. Celui-ci leur raconta sa vision et sa guérison, ainsi que l'ordre qu'il avait reçu. Tout le monastère fut dans la joie et redoubla d'amour pour le saint. Au retour de l'abbé on lui rendit compte de ce qui s'était passé pendant son absence; et Gervin, qui sans y être excité par des événements semblables à celui qui avait eu lieu, avait rendu plus solennelles les fêtes d'un grand nombre de saints, ordonna qu'à l'avenir celle du bienheureux Vigor serait célébrée avec une grande pompe.

FULCARD.

Le jour de la fête du bienheureux Vigor brille du plus vif éclat.
Bayeux se réjouit d'avoir ce prélat pour père, et Arras pour frère.
Sa mère, chérie de Dieu, femme illustre et généreuse,
Conçut, sous la protection du ciel,
L'enfant qu'elle mit au monde. La puissance divine l'a béni
Et consacré à son culte et au salut du genre humain.
Il naît plein de grâce et de bonté; et, comme un autre Samuel,
Il se montre, dès son enfance, digne d'être aimé de Dieu.
Bientôt il courbe sa tête sous le joug du Seigneur,
Et, jeune encore, il prend sa place parmi les moines d'Arras.
En assistant les pères, il s'instruit auprès d'eux.
Il triomphe en les servant;
Mais quoique novice, il médite quelque chose de grand.
Il s'éloigne de sa patrie à la suite d'un père.
Il s'exile au loin, et se dirige
Vers le pays que le ciel lui avait assigné.
Dans l'ancienne Neustrie s'élève la cité de Bayeux;
C'est dans cette ville qu'il s'arrête pour instruire ceux qui vivaient dans
une erreur impie.
Il apporte avec lui la grâce et les vertus de Jésus Christ.
Il avertit par ses exhortations, persuade par ses miracles et convertit par
la ferveur de son zèle
Il redonne des forces aux languissants, il chasse les serpents,
Il ressuscite les morts par ses prières,
Et appelle au baptême le peuple témoin des prodiges qu'il opère.
Illustre saint, tu régénères tout un peuple
Avec les eaux sacrées ! Célébrons tes louanges dans nos chants.

Toi qui, par tes mérites, arrête les incendies sur cette terre,
Eteins, pour nous, dans l'autre monde, les flammes des bûchers
éternels.

Le duc Guillaume envoya à notre abbaye un moine du monastère de Cerisy, nommé Guarin, et obtint de nous un os du bras droit du saint évêque Vigor. Cette précieuse relique est conservée, avec une grande vénération, dans le dit monastère de Cerisy.¹⁹ Ce lieu est situé dans le Bessin. Le bienheureux prélat, pendant un séjour qu'il fit dans ce pays, au milieu de ses voyages, en ayant chassé, ainsi qu'on le voit dans sa vie, un énorme serpent, ce prodige fut cause qu'on lui donna cet endroit, qui est occupé aujourd'hui par une congrégation de serviteurs de Jésus Christ. Les moines de ce monastère reçurent avec une joie inexprimable les reliques de leur saint patron et voulurent éprouver si cet os appartenait véritablement au corps de saint Vigor. Ils savaient qu'au nombre des vertus dont avait été doué ce prélat, une des premières le mettait à l'abri du feu et de la combustion. Ils construisent donc un bûcher avec du lin, que tout le monde sait être une matière très inflammable, placent dessus l'os du bras du saint évêque; le recouvrent encore de lin et mettent le feu au bûcher. Il n'est pas permis de tenter Dieu sur les mérites de ses saints; mais les frères qui agissaient sans mauvaise intention, et dans la vue seulement de se convaincre de la sainteté de la relique qu'ils avaient reçue, furent témoins d'un miracle éclatant. Car, non seulement l'os du saint ne fut aucunement endommagé par le feu, mais le lin même qui le recouvrait en fut entièrement préservé. Les frères furent donc assurés de posséder véritablement des reliques de leur patron. Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis cet événement, qu'un homme possédé du démon reçut de la commisération des moines, l'eau qui avait servi à laver le bras de saint Vigor; il la but, recouvra aussitôt la santé et la liberté de son corps, et fut dans la suite à l'abri de toute invasion de la part de l'esprit malin. Voilà les deux miracles que le Seigneur opéra dans le monastère de Cerisy par les reliques de saint Vigor, qui de chez nous y avaient été apportées. Quelques années après, le révérend père Gervin, ayant convoqué plusieurs personnages distingués, tels que des évêques et des abbés, enleva les membres de saint Vigor de la châsse où ils avaient été déposés du temps de l'abbé Ingelard et les fit exposer aux yeux des fidèles par les hommes illustres qui étaient présents. Ensuite il les plaça en grande cérémonie dans une autre châsse faite d'or et d'argent, ainsi qu'il convenait au grand confesseur de Jésus Christ. Cette translation eut lieu le XII des calendes d'avril, jour de carême et de jeûne et que la Providence elle-même avait fixé, afin que les fidèles, qui, à cette époque

¹⁹ Cerisy à quatre lieues de Bayeux.

de l'année, vivent dans la retraite et la pénitence, fussent moins indignes de contempler les reliques du saint prélat.

CHAPITRE XXI DES COMTES DE PONTHEIU, ET DES VILLAGES DE PORTAS²⁰ ET DE NOGUERIAS²¹

Après cet exposé sur saint Vigor, revenons à l'histoire de notre vénérable Gervin, et disons, en peu de mots, comment le village qu'on nomme *Portas* fut cédé à notre lieu. Mais il est juste que nous parlions d'abord des comtes de Ponthieu, auxquels nous sommes redevables de ce bienfait. Lorsqu'on commença d'élever des forteresses dans le Ponthieu, le monastère de Centule ayant été dépossédé des bourgs d'Abbeville, de Dommard et d'Encre qui furent convertis en châteaux, et beaucoup d'autres villages et possessions de saint Riquier ayant été assignés par le roi Hugues pour l'entretien de ces places fortes, cette province n'avait pas de comte, mais elle était gardée par les hommes du roi établis en différents lieux, tandis qu'auparavant la plupart de nos abbés, portant le titre de comtes, en avaient eu la garde et l'administration. Mais ceux qui tenaient ces châteaux dans les temps modernes n'en étaient pas tous les gouverneurs ou les seigneurs, et c'est ce qui rendait Hugues d'Abbeville beaucoup plus puissant que ses pairs. En effet la possession de ce château le mettait à l'abri de toute inquiétude; et tous ceux qui auraient tenté de se soulever contre lui auraient infailliblement succombé, ne possédant pour se soutenir aucune place de sûreté. Cependant Hugues n'eut jamais le titre de comte et ne porta que celui d'avoué de saint Riquier. Mais cette dernière dignité contribua pour beaucoup à l'accroissement de sa puissance, en le faisant participer aux revenus de notre monastère, et en lui procurant les services des paysans qui en dépendaient. Après la mort de celui-ci, qui ne jouit jamais du nom ni de la dignité de comte, son fils nommé Angelran lui succéda. Ce dernier se contenta d'abord, comme son père, du titre d'avoué de saint Riquier, mais, ayant tué dans un combat le comte de Boulogne, il épousa sa veuve et prit d'elle, qui était comtesse, la qualification de comte, qu'il transmit à ses successeurs. Après la mort d'Angelran, qui parvint à une extrême vieillesse, son fils Hugues succéda à toutes ses dignités. Hugues, étant arrivé à la fin de sa carrière et se voyant près de mourir, fit, pour le salut de son âme, l'abandon à saint Riquier du village de *Portas*. Il eut quatre fils, dont l'aîné nommé Angelran, qui était d'une beauté remarquable, succéda à son père et confirma la donation que celui-ci avait faite, en mourant, à notre monastère, par une charte conçue en ces termes :

²⁰ Portes, fief à Noyelles-en-Chaussée

²¹ Noyelles-en-Chaussée.

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, moi Angelran, comte par la grâce de Dieu, fais connaître à tous les fidèles présents et à venir de l'église de Dieu, que le comte Hugues, mon père, encore vivant mais touchant à sa dernière heure, céda à perpétuité, pour le salut de son âme, le village de *Portas* à l'abbaye de saint Riquier, sous cette clause, qu'aucun de ses successeurs n'exigerait dudit village aucun service ni aucune coutume petite ou grande, mais que celui-ci appartiendrait en totalité et avec tous ses produits audit saint Riquier et qu'il ferait service aux frères de ladite abbaye. C'est pour quoi nous avons fait écrire cette chartre, à la demande de l'abbé Gervin, et avons voulu qu'elle fût signée de nous et de nos fidèles. Signature du comte Angelran, de Godefroi, d'Oylard, de Robert, de Bernard, de Gautier, de Gérard, d'Ingelran. Cette concession a été faite sur l'autel de saint Riquier, le jour de l'enterrement du comte Hugues, le XII des calendes de décembre, par Angelran son fils, assisté des grands de son comté, et en présence du seigneur Foulque évêque, qui à la prière des frères et de l'avis dudit comte, a défendu, sous peine d'excommunication, à toute personne, de réclamer aucun droit ou usage dudit village, soit par force, soit par prières, ou pour cause d'avouerie.»

Nous devons encore ajouter qu'un chevalier nommé Gautier, et appelé vulgairement Tirel, voulant, malgré ce qui était arrivé, du temps d'Angelran, au perfide Hubert, dont nous avons rapporté la conduite ainsi que celle du roi Henri, au sujet du village de *Noguerias*, s'approprier le même village de *Noguerias*, faisant partie du domaine de saint Riquier, affirma, avec une fausse apparence de justice, qu'il lui appartenait en vertu de je ne sais quel droit héréditaire. Après avoir ainsi coloré son avarice, il l'envahit, le retint et en jouit pendant quelques temps, malgré les excommunications lancées par les frères contre lui. Mais des amis lui ayant fait observer que la peine de l'excommunication entraînait la mort de l'âme, il s'amenda en partie; il se réserva la jouissance de la moitié du village pendant sa vie et pendant celle de son épouse; et restitua au saint l'autre moitié, en stipulant qu'après leur mort la totalité rentrerait dans le domaine de Centule. Notre vénérable pasteur déposa dans nos archives un chirographe dressé à ce sujet et de la teneur suivante :

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, moi frère Gervin, abbé du monastère de saint Riquier, fais savoir à tous les fidèles de la sainte église de Dieu, que Jésus Christ a adoptés pour frères par son sang et par la sanctification du baptême, qu'un chevalier nommé Gautier, qui porte le vain surnom de Tirel, a envahi malicieusement, enlevé et retenu pendant quelque temps, malgré l'excommunication lancée contre lui, le village de *Noguerias*, appartenant à saint Riquier, possédé pendant longtemps par nos prédécesseurs et à nous transmis par droit de succession; mais, réprimandé par ses amis, qui lui répétaient souvent que cette usurpation entraînait la perte de son âme, il rougit de sa conduite, et, corrigeant le mal commis par sa cupidité criminelle,

demanda pardon à saint Riquier et aux frères. Après nous avoir rendu ledit village et nous avoir cédé en même temps la chapelle qui y avait été construite, il reçut, prosterné la face contre terre, l'absolution de l'excommunication lancée contre lui et contre Ermine son épouse, en disant et stipulant que ladite chapelle jouirait à perpétuité des mêmes libertés dont elle avait joui sous sa domination et sous celle des siens, sans être soumise à aucune redevance synodale. Fait le vu des ides d'octobre, en l'an de notre Seigneur 1053, indiction VI. Le même chevalier a, à son tour, prononcé avec les témoins soussignés, anathème contre quiconque des siens, ou à son instigation, serait, à l'avenir, assez téméraire pour usurper de nouveau, sous quelque prétexte que ce soit, ledit village de *Noguerias*. Moi Gervin, avec les prêtres de la sainte religion, avec les diacres et les moines de cette congrégation, par l'autorité du Dieu tout puissant, de la bienheureuse Marie toujours vierge et de saint Pierre, prince des apôtres, damnons et excommunions à perpétuité tous ceux qui chercheraient, à partir de ce jour, à annuler, enfreindre ou combattre la restitution dudit village ou la donation et les libertés de sa chapelle; ainsi soit-il. Les témoins sont : Eudes, Alulfe, Hugues Boquels, Boson, Oylard, Hugues de Sainte-Marie, Boselin, Alelme, Eudes. En la 21^e année du règne d'Henri, roi des Français.»

On lit dans les gestes du très saint père Riquier, notre patron, que le glorieux roi Dagobert, se rendant à ses prières, lui donna la terre connue sous le nom de Campagne. Les prédécesseurs du seigneur Gervin l'avaient cédée à un nommé Agenard, pour la posséder en main ferme, sa vie durant; Celui-ci s'étant rendu auprès du vénérable abbé Gervin et l'ayant prié de permettre que ses deux fils conservassent, après sa mort, cette terre dont lui-même jouissait aujourd'hui, le révérend père y consentit et fit dresser, à cette occasion, la charte qui suit :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, nous Gervin, par la grâce de Dieu abbé du monastère de Centule, savoir faisons à tous les fils de la sainte Église, qu'un fidèle, nommé Agenard, nous a prié de lui céder à lui, à son épouse, nommée Hildesende et à ses deux fils, Gueneran et Anscher, la jouissance de toute la terre du petit domaine de Ribeumont, qu'il tenait en main ferme, pour sa vie durant seulement, et sous un certain cens; et celle de toute la terre de *Valeriis*, y compris le petit bois adjacent et le quart du courtil de *Floherimanso*. Nous avons consenti à sa demande, après qu'il nous eut présenté des personnes très recommandables pour être témoins que lui, son épouse et ses enfants, ne posséderaient les terres susdites que leur vie durant; qu'ils paieraient tous les ans, à la fête de saint Riquier qui a lieu le vu des ides d'octobre, un cens de 4 sous; et qu'après leur mort, les susdites terres rentreraient dans notre domaine avec les améliorations qu'ils y auraient faites. C'est pourquoi nous avons écrit cette charte et l'avons confirmée avec notre signature et les signatures de nos fidèles. Signatures de Gervin abbé,

d'Algise, d'Héribert, d'Ingelran, de Dominique, d'Oylard laïque, de Boson, d'Eudes, de Raoul, de Gui archidiacre. Fait au monastère de saint Riquier, le VIII des ides de décembre, en la 16^e année du règne du roi Henri.»

CHAPITRE XXII DES VILLAGES RACHETÉS, ET DES AUTELS DONNÉES PAR L'ÉVÊQUE GUI

henri, roi des Français, étant mort, après 28 ans de règne, Philippe qui était en bas âge et que son père avait élevé à la dignité royale,²² n'ayant encore ni le pouvoir ni la science de régner, fut confié ainsi que son royaume à la tutelle de Baudouin, comte de Flandre. Pendant la régence de ce dernier, le chevalier Gautier, fils de Hugues, bouteiller du roi, chercha à nous enlever une terre située dans le Vimeu.²³ Comme il était puissant, et qu'il ne paraissait pas facile de lui résister, le vigilant pasteur Gervin aima mieux sacrifier quelque argent pour détourner cet homme de ses mauvais desseins, que voir l'abbaye souffrir un aussi grand dommage que celui qui la priverait de sa propriété. Gautier, plus touché encore des prières du pieux abbé que du prix qui lui était offert, se rendit à ses désirs; et, pour s'ôter à lui et à toute personne la faculté d'usurper, à l'avenir, ladite terre sur le domaine de saint Riquier, il demanda qu'il fût dressé une charte, qui fut conçue en ces termes :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, moi Gervin, par la grâce de Dieu abbé du monastère de Centule, fais savoir aux fidèles présents et à venir de la sainte église de Dieu, qu'un chevalier, nommé Gautier, fils de Hugues échanson du roi, m'ayant réclamé une terre située dans le Vimeu et connue sous le nom de Feuquières, j'ai fait droit à sa réclamation; et, laissant de côté tout subterfuge, je lui ai compté 100 sous d'argent, moyennant quoi il a rendu ladite terre à saint Riquier, pour servir, à perpétuité et sans trouble, à l'usage des frères. Et, afin que ce traité demeure inviolable, je l'ai fait signer par mes frères et par mes fidèles. Signé : Gervin, abbé, Ingeler, Algise, Anschéric, Frameric, Anscher chevalier, Eudes, un autre Eudes, Adeleme, Ilgier. Fait au monastère de Centule, le IV des calendes de septembre, en la 4^e année du règne de Philippe.»²⁴

Peu de temps après ce traité, le vigilant et infatigable Gervin, qui se montra constamment le père et le gardien des fils de notre église, alla prier le comte Guy²⁵ d'user de charité envers les frères, au sujet d'un

²² Henri 1^{er} mourut le 4 août 1060.

²³ La terre de Feuquières.

²⁴ Donc le 29 août 1063 ou 1064.

²⁵ Guy 1^{er} comte de Ponthieu.

village qui nous avait jadis appartenu, mais qui nous avait été enlevé depuis quelques années par le comte ou par des hommes de guerre. Cette démarche, faite pour l'amour du Seigneur, ne pouvait être désapprouvée par la divinité. Le comte accorda en partie ce qu'on lui demandait, autant par amour pour notre abbaye que par le désir de faire plaisir à notre abbé. Et au sujet de ce village, qui fut alors restitué à saint Riquier, on dressa une charte conçue en ces termes :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité. Moi Gui, comte de Ponthieu, à la prière du seigneur Gervin abbé, du consentement des grands de ma province, en présence du roi Philippe, du marquis Baudouin et des princes du palais du roi, je rends à saint Riquier le quart de la terre connue sous le nom d'*Ultrabaiz* ²⁶ et je cède en outre à saint Riquier, à l'abbé et aux moines, pour en jouir à perpétuité, les revenus de mon avouerie, que je percevais sur ladite terre, moyennant le prix de 20 livres d'argent et de 50 bœufs que m'ont comptés lesdits frères. Quant à Robert, qui a jadis reçu de moi l'avouerie de ladite terre, et quant à toute autre personne qui pourrait revendiquer, à quelque titre que ce fût, quelque chose de la susdite terre, je promets de donner, à ce sujet, toute satisfaction à l'abbaye de Centule. Et afin que cette convention demeure stable et permanente, elle a été confirmée de la main du roi et au jour désigné, selon leur rang, les témoins qui y ont assisté.

Signé : Baudouin le Jeune, comte, Frédéric, Baudric, Raoul, Roricon, Anscher, Oylard, Godefroi, Richoguard, l'abbé Gervin, Ingeler alors doyen, Saxoguel, Gautier, Eudes chevalier, Dudilon, Boson. Fait l'an VI du règne de Philippe, 1067 de l'incarnation de notre Seigneur, indiction VI, épacte III, concurrents VII. Que celui qui voudrait enfreindre la convention ci-dessus, soit, par le Dieu tout puissant et par sainte Marie mère de Dieu, et par tous les saints, maudit et excommunié. Ainsi soit-il. *Fiat, fiat*. Telle est la charte.»

Gervin fût toujours cher et respectable aux yeux d'Edgard ²⁷ roi des Anglais. Il recevait de ce prince l'accueil le plus honorable toutes les fois qu'il allait dans son royaume. Si notre monastère paraissait craindre ou souhaiter quelque chose, aussitôt le magnifique Edgard venait à son secours. La reine, son épouse, nommée Edith, avait aussi conçu beaucoup d'estime et d'amitié pour Gervin, à cause de la sainteté de celui-ci, et elle se montrait à son égard aussi libérale que son mari; elle lui avait accordé avec empressement toutes les demandes qui lui avaient été faites. Mais un jour, ayant offert un baiser de salut et de paix à notre abbé qui venait d'arriver dans ses états, et celui-ci l'ayant refusé avec horreur dans la crainte de souiller sa pureté, la reine, furieuse de se voir méprisée par un moine, souffrit avec peine l'outrage qu'elle avait reçu, et

²⁶ Outrelbois ou Outrebois. — Canton de Bemaville

²⁷ Edouard III dit le confesseur.

le priva, dans sa colère, d'une grâce qu'elle avait eu intention d'accorder à ses prières. Son mari la blâma de poursuivre de sa haine un abbé aussi vertueux, qui n'avait fait qu'obéir à la réserve qui lui était imposée; et plusieurs autres grands personnages lui remontrèrent qu'elle avait tort de nourrir quelque ressentiment contre un homme qui s'était consacré à Dieu, au point de résister, ainsi qu'il le devait d'ailleurs, aux baisers d'une reine. Alors Edith s'apaisa, et, loin de reprocher à l'abbé sa conduite, elle le combla d'éloges, et se plaignit que l'usage du baiser fût conservé à l'égard des évêques et des abbés de son royaume. Elle le renvoya ensuite comblé d'honneurs et de présents, en lui demandant, pour toute grâce, de la compter dans ses prières au nombre de ses bienfaiteurs. Gervin reçut de cette même princesse un amict du plus haut prix, enrichi d'or et de pierreries, qu'il déposa dans le trésor de notre monastère.

Guy, évêque d'Amiens, ayant vu dans la suite cet amict, fut frappé de sa beauté et de sa richesse, et pria l'abbé de le céder à l'église d'Amiens sa métropole, en échange de deux autels qu'il abandonnait à perpétuité au monastère de saint Riquier. Le bon Gervin, consentant de bon cœur à sa proposition, donna l'amict à l'évêque et à l'église de la bienheureuse vierge Marie, Mère de Dieu, et reçut en retour, du consentement de toute l'église d'Amiens, deux autels dont l'un est situé dans notre village d'Argoul, et l'autre dans le village connu sous le nom de *Monshelisius*. Et, afin que ses successeurs n'en pussent être dépouillés, le prudent abbé obtint de l'évêque qu'il serait, au sujet de cette concession, dressée une charte qui est conçue en ces termes :

«Guy, par la grâce de Dieu évêque d'Amiens, à tous les fidèles présents et à venir, qui vivent dans le monde, heureux voyage et bénédiction du ciel. Considérant que les transactions du jour parviennent mieux à la connaissance de la postérité lorsqu'elles sont rapportées par écrit, il nous a plu de faire connaître à votre charité la donation de certains autels que nous avons faite en faveur de l'église de saint Riquier. Nous, à la prière de l'abbé Gervin et du consentement de Jean et de Baudouin, archidiaques, donnons à saint Riquier les autels des villages d'Argoul et de *Monshelisius*, sur lesquels sont Ratbode et Hugues, qui, tant qu'ils vivront, paieront, aux temps fixés, la redevance ecclésiastique à l'abbaye du dit saint Riquier; de manière qu'après leur mort, les clercs chargés de verser entre nos mains et entre celles de nos successeurs, les redevances ecclésiastiques, soient personnellement nommés et établis, eux et leurs subrogés après eux, par ledit abbé de Centule. Nous confirmons ce traité en présence de nos clercs, et nous recommandons son exécution à tous nos successeurs.»

Mais revenons maintenant au comte Guy, fils du comte Hugues. Après qu'Angelran son frère (qui, au défaut de leur père commun, nous fit, comme nous l'avons rapporté, donation du village de *Portas*) eut été tué traîtreusement par les Normands, Guy posséda le comté de

Ponthieu, et devint notre avoué par titre héréditaire. Il fit souffrir une foule de vexations aux villages appartenant à saint Riquier et à leurs habitants, extorquant et emportant leur argent et leurs subsistances. Le pieux Gervin s'opposait de tous ses efforts à ces injustices et à ces impiétés; il l'avertissait et le conjurait de ne pas montrer tant de dureté envers les serviteurs de saint Riquier; il lui faisait entendre que celui qui possédait les revenus et le titre d'avoué ne devait pas se conduire comme un misérable déprédateur. Mais ses prières ne produisaient que peu d'effet sur un cœur impitoyable et enorgueilli de son pouvoir ou corrompu par la cupidité. On ne pouvait l'adoucir qu'avec de l'or, pour lequel les hommes ont tant de faiblesse. Cependant, à force d'instances, le vénérable Gervin parvint à obtenir du comte, que, pour l'amour de saint Riquier, il réduirait un peu une redevance très onéreuse, qu'il avait exigée des habitants du village de *Majoch*, Guy, après avoir consenti à diminuer les droits de son avouerie, fit dresser, à ce sujet, une charte de la teneur suivante :

«Nous Guy, par la grâce de Dieu comte de Ponthieu, faisons savoir à tous présents et à venir, que Gervin, abbé de saint Riquier, s'est rendu auprès de nous, pour nous prier instamment de diminuer, pour l'amour de Dieu et de saint Riquier, le droit que je possède de prendre 20 porcs dans le village de *Majoch*, attendu que ce droit est beaucoup trop onéreux pour les habitants dudit village. Nous, après avoir reçu 100 sous dudit abbé, avons accordé qu'à l'avenir il ne serait exigé aucun porc desdits habitants, mais que ceux-ci nous paieraient, à la place, 40 sous tous les ans, à la fête de saint Rémi; de manière, cependant, qu'aucun de nos ministres ou de nos sergents ne pourrait entrer dans ledit village pour percevoir lesdits 40 sous; mais que le moine qui serait désigné à cet effet, aurait soin, à l'époque fixée, de remettre cette somme à notre prévôt qui demeure à saint Riquier. Et afin que les frères implorant humblement la miséricorde divine pour notre bonheur et notre conservation, et pour le bonheur et la conservation de notre épouse et de nos enfants, nous avons confirmé cette convention, en présence des grands de notre province.»

CHAPITRE XXIII D'EDGARD ET DE GUILLAUME, ROI DES ANGLAIS, ET DU VOYAGE D'OUTRE-MER FAIT PAR GERVIN

Edgard, roi d'Angleterre, après avoir parcouru avec bonheur la carrière de la vie accordée aux mortels, mérita la gloire éternelle. Pendant qu'il vivait encore et qu'il possédait son royaume terrestre, un noble, breton d'origine et nommé Raoul, qui jouissait d'un grand crédit et de grands honneurs auprès de lui, donna en aumône à saint Riquier, par les mains du vénérable Gervin, quelques terres et quelques revenus, dont le produit total était assez considérable. Après la

mort d'Edgard, un comte Hériold usurpa la couronne, au mépris du serment qu'il avait fait au feu roi, de céder le royaume à Elfgar petit-fils de celui-ci. Après qu'il se fut injustement emparé du pouvoir et des insignes de la royauté, et qu'il eut chassé Elfgar, petit-fils d'Edgard, le souverain et tout puissant Dieu, qui gouverne les royaumes de la terre et qui les donne à qui il veut, fit connaître, par un prodige que l'on vit dans le ciel, qu'il destinait à Guillaume, duc des Normands, le royaume des Anglais; et comme Guillaume, par l'arrêt de la providence, désirait vivement de l'obtenir, il y réussit avec beaucoup de bonheur. Mais ces faits récents étant encore présents dans la mémoire de tous, nous n'en parlerons pas, et nous reviendrons à ce qui nous regarde plus particulièrement.

En la 2^e année du règne de Guillaume, le vénérable Gervin voulut aller visiter les terres dont nous avons parlé au commencement du chapitre, et se rendit au port de mer nommé Guizant²⁸ par les gens du pays. Il y trouva plus de cent abbés ou moines, et une foule d'hommes de guerre et de marchands, qui tous attendaient un moment favorable pour s'embarquer pour l'Angleterre. On était alors au mois de février, qui est, comme on le sait, le temps des orages, des vents, des pluies et des neiges, et l'époque où la mer agitée par les tempêtes présente une navigation difficile. Quinze jours s'étant écoulés sans qu'elle cessât d'être orageuse, il paraissait impossible de s'embarquer, et l'on parlait de s'en revenir, attendu que le retard qu'on avait déjà éprouvé et l'épuisement des finances qui commençait à se faire sentir ne permettaient pas d'attendre plus longtemps pour mettre à la voile. Cependant on ne voulut point s'en retourner avant d'avoir consulté le vénérable Gervin, dont chacun admirait la piété et la vertu. On eut recours à lui comme à un conseiller divin, instruit des décrets de la providence; et on lui demanda ce qu'on devait faire après avoir vainement attendu un temps favorable pour s'embarquer. La plupart étaient d'avis de renoncer à leur entreprise, vu l'impossibilité de trouver des subsistances pour tout le monde, dans un pays aussi pauvre. Mais Gervin ranima leur courage abattu, les exhorta à avoir plus de confiance en la miséricorde de Dieu, et à se rendre, le lendemain matin, d'abord à l'église du lieu, pour y entendre l'office divin et prier humblement le Seigneur de leur accorder la grâce de mettre à la voile, et ensuite à l'église de saint Pierre située dans le voisinage, pour y demander, au nom des mérites de cet apôtre la même faveur à Jésus Christ. Cet avis fut approuvé de tout le monde. On se rend donc à l'église de l'archange saint Michel; on chante matines, et chacun adresse ses vœux au ciel et donne en offrande un denier d'argent afin de les voir accomplis. C'était encore le vénérable Gervin, regardé comme le chef de la troupe, qui, du consentement de tous, avait fait

²⁸ Wissant (Pas-de-Calais), ancien port que l'on a cru quelquefois le *portus Itius* des Commentaires de César

prélever cette petite somme, pour en acheter de la cire et en faire deux grands cierges, dont l'un était destiné à l'archange Michel et au saint confesseur Nicolas, et l'autre devait être gardé pour être offert à la bienheureuse Marguerite vierge et martyre, qui avait une église au-delà de la mer. La troupe se rend ensuite en procession et pieds nus à l'église de l'apôtre saint Pierre, ayant à sa tête un moine de saint Riquier nommé Saxogual, auquel Gervin avait confié l'office de premier chantre. Là on implore par des chants sacrés la miséricorde de Dieu. Lorsque les prières furent achevées, et après la grande liturgie célébrée par le pieux Gervin, chacun s'en alla plein de confiance en la bonté de Jésus Christ. On se couche; et aussitôt que le jour est arrivé, on se rend auprès de Gervin. Alors, par la toute puissance de Dieu, la tempête s'était apaisée et la mer était calme. On s'embarque enfin, par la grâce de Jésus Christ, et tout annonce une navigation heureuse. Les ondes sont si paisibles que le vent, dont la violence était extrême la veille, suffit à peine maintenant pour enfler les voiles. Lorsqu'on fut arrivé sur les côtes d'Angleterre, on débarqua pour se rendre à l'église de sainte Marguerite; et après lui avoir rendu de grandes actions de grâces, et lui avoir offert le cierge réservé en son honneur, chacun se sépara et se dirigea vers le lieu de sa destination. Mais tous s'accordèrent à dire qu'ils étaient redevables de la promptitude de leur traversée à la sagesse de Gervin, qu'ils comblèrent d'éloges et de remerciements.

CHAPITRE XXIV DE L'HONNEUR RENDU A GERVIN PAR LE ROI; ET DES TERRES DONNÉES PAR RAOUL A SAINT RIQUIER

Gervin, après cette heureuse traversée, se rend à la cour du roi, et y annonce le Christ avec ses divins préceptes. Il engage chacun à confesser ses péchés et à faire pénitence; il exhorte à la paix et à la pratique des œuvres qui sont agréables à Dieu. Le roi Guillaume avait tant d'estime pour lui qu'aussitôt qu'il apprit son arrivée il lui permit de paraître sans délai en sa présence et d'entrer librement dans son palais, toutes les fois qu'il pourrait le désirer, faveur qu'il avait refusé aux évêques et aux abbés. L'abbé le pria de confirmer, par un acte de son autorité, les donations que le feu roi Edgard avait faites à saint Riquier. Raoul et son fils, qui portait le même nom que son père, joignirent leurs instances à celles de Gervin, et Guillaume, se rendant aux prières de celui-ci et à celles de ses amis, fit dresser la charte suivante :

«Au nom de la sainte et indivisible Trinité, moi Guillaume, par la concession de Dieu roi des Anglais; par amour pour le Seigneur, et à la prière du seigneur Gervin, abbé du monastère de saint Riquier, situé dans le comté de Ponthieu; par l'exhortation de mes amis le comte Raoul

et Raoul son fils, et du consentement de tous les grands de ma cour, je confirme, suivant le droit qui appartient au roi, toutes les donations faites par ledit comte et son fils, au profit des frères de saint Riquier; et j'ai jugé bon de désigner, dans ce présent écrit, les églises et les maisons cédées par lesdits donateurs, afin que tout le monde puisse les connaître. Telle est la terre de saint Riquier, située en Angleterre et donnée audit saint par le comte Raoul: le village connu sous le nom d'Esperlais, et qui compte 37 hostes, qui paient tous les ans, à la Nativité de notre Seigneur, chacun deux chevaux chargés de brais (malt),²⁹ et qui doivent à leur seigneur trois jours de travail par semaine, à compter de la fête de saint Jean-Baptiste jusqu'à celle de saint Michel, et un jour seulement par semaine dans les autres saisons de l'année, pour tous les ouvrages qu'on leur commande; il y a là 6 charrues, un bon bois, des terres labourables et incultes et des prés produisant toute espèce; un autre village nommé *Acra* où sont deux hostes, 3 moulins rapportant 35 ores d'argent, sans compter que les hommes dudit village doivent moissonner trois jours par semaine pour leur seigneur, et que toutes leurs charrues doivent, également trois jours par semaine, labourer, pour semer ses blés et ses avoines; un troisième village nommé *Culesturpon*, qui rapporte 5 ores d'argent, et dont les charrues doivent au seigneur trois jours par semaine, pour semer ses blés et ses avoines; deux autres villages nommés *Achoutes* et *Apichenee*, dont les charrues doivent au seigneur le même service que celles des villages précédents; un sixième village connu sous le nom de *Merefort*, dont 8 charrues font, deux jours par semaine, le labour des blés et des avoines du seigneur, et dont 25 hommes moissonnent, au mois d'août, deux jours par semaine, pour le seigneur; un autre village nommé par les gens du pays *Assuafe*, qui paie la dîme des blés et des autres récoltes; enfin un autre village, connu sous le nom de *Guenite*, qui possède un moulin et un bois et un étang excellent. Toutes lesquelles possessions je confirme audit saint Riquier, afin qu'aucun tyran ne puisse les envahir; et afin que cette charte soit stable et permanente pendant les siècles à venir, je l'ai munie de mon autorité royale.»

CHAPITRE XXV DES LIEUX OU GERVIN SE RETIRAIT POUR SE CONSACRER AU SEIGNEUR

C'est au modeste et vigilant Gervin que nous sommes redevables de tous ces bienfaits et d'une foule d'autres aussi précieux. Ses bonnes œuvres et le secours de celui pour l'amour duquel il les faisait, de celui dont il était le vicaire, en un mot, du grand prêtre et magnifique abbé Riquier, lui ont sans doute procuré une place dans le

²⁹ De brais dans le texte. — Des grains pour faire de la Bière.

séjour des bienheureux. Au milieu des soins nombreux dont il était accablé, il recourait souvent à la prière et à la pénitence, comme un pilote en danger se réfugie dans le port le plus sûr. Si, tandis qu'il était engagé dans les affaires du monde, comme sur une mer orageuse, il se voyait surpris par quelque orage imprévu, il se fortifiait par la contemplation intérieure, et s'attachait à Dieu comme à l'ancre de son salut. C'est pourquoi il recherchait les bois et la solitude et s'y réfugiait comme dans un paradis, aussitôt qu'il se sentait tourmenté par le souci des affaires. Il possédait dans l'Amiénois un petit cellule, où l'on assure que repose le corps du martyr Gratien; et il en acquit un second situé dans le même pays et connu sous le nom de *Luliacum*,³⁰ où a été construite une église en l'honneur du bienheureux martyr Lucien et du grand saint Riquier. Il en possédait encore un troisième au milieu de la forêt d'Eu, en Neustrie; contenant une église dédiée à saint Martin. Il préférait ce dernier monastère à tous les autres, et il le visitait plus souvent, pour y chanter sans relâche les psaumes et les louanges du Seigneur.

CHAPITRE XXVI DE LA SAINTETÉ DE SA VIE

Après avoir fait connaître l'administration du vénérable Gervin, il est nécessaire de parler de sa sainteté; car sa conduite vigilante à l'égard des biens terrestres de l'église, imitée quelquefois par les méchants, recevra un nouveau lustre de la pratique constante qu'il fit de toutes les vertus que les bons seuls sont capables d'imiter. Pendant tout le cours de sa vie, où il fut exempt de maladies et d'infirmités, il ne fit usage pour se coucher que d'un mauvais grabat, afin de n'avoir qu'un sommeil court et interrompu. Lorsqu'il entra dans le temple, il se mettait à genoux devant tous les autels, et pria, en gémissant, pour lui, pour ceux qui étaient confiés à sa garde, pour ses amis, pour le repos des âmes, pour la gloire et la stabilité de l'Église universelle et pour la paix des princes. Le cœur contrit et le visage baigné de larmes, il invoquait la miséricorde et chantait les louanges de Dieu, le père, de Jésus Christ, son fils, et du saint Esprit, en faisant beaucoup de signes de croix. Lorsque la fatigue l'obligeait d'interrompre ses pieux exercices, il prenait un peu de repos, pour se hâter ensuite de revenir à ses dévotions. Outre les oraisons et les doux chants des psaumes, il se plaisait à réciter les diurnes et les nocturnes de la sainte Trinité, de l'Esprit saint, de la Résurrection de notre Seigneur, de la sainte Vierge, Mère de Dieu, des anges, de saint Pierre, de tous les apôtres et de tous les saints, et les offices claustraux auxquels il ne manquait presque jamais. Puis il recourait encore aux autels des saints et chantait quelques

³⁰ Lully dans l'Amiénois.

psaumes propres et convenables à chacun. Après avoir rempli ces devoirs de piété, s'il sentait approcher l'heure où les frères ont coutume de se lever, il se retirait aussitôt pour ne pas être aperçu des portiers ou des gardiens, et allait se mettre au lit. Ses dévotions ainsi cachées n'en devenaient que plus méritoires aux yeux de Dieu. Il devançait le moment fixé pour les offices nocturnes de l'église, et se levant, comme s'il eût bien reposé et passé toute la nuit dans les douceurs du sommeil, il faisait, comme un coq, retentir les voûtes sacrées de l'éclat de ses chants, et observait ainsi fidèlement ce précepte de la règle de saint Benoît : «Si nous chantons les louanges du Seigneur, que notre cœur réponde à notre voix.» Que celui qui serait tenté de nous blâmer d'avoir comparé à un coq un homme si excellent, se souvienne de l'exposition du bienheureux pape Grégoire sur ces paroles du pieux Job, où le Seigneur dit : «Qui a donné l'intelligence au coq ?» (Job 38,36) Si l'on s'en tient au vrai sens de ces paroles on appliquera cette parabole du coq non à un être vil, mais à un homme orné des vertus d'une vie saine. Le vénérable Gervin, appliqué sans relâche au service de Dieu, ne manqua jamais, même au milieu des fatigues que lui causaient ses voyages, ni au milieu de ses maladies, à moins qu'elles ne fussent extrêmement graves, de faire, ainsi que l'ordonne la règle de saint Benoît, les jours de dimanche et de fête, douze leçons avant de lire lui-même le saint Évangile. C'est ainsi qu'en remplissant ponctuellement tous ses devoirs, il donnait aux frères l'exemple de la sobriété et d'une sainte ferveur. La plupart et souvent la totalité des frères, après la célébration des nocturnes, allaient se mettre au lit, mais Gervin, qui ne cherchait pas le repos du corps, recommençait ce qu'il avait déjà pratiqué avant les offices de la nuit, et attendait le lever de l'aurore à genoux et en prières. Le jour intérieur était véritablement en lui, selon ce que nous apprenons de notre docteur l'apôtre saint Paul : «Nous qui sommes enfants du jour, veillons et soyons sobres.» (I Th 5,6) Ce précepte fut constamment observé par Gervin. Après s'être livré à ses pieux exercices, il rentrait dans le cloître aussitôt que le soleil commençait à se lever; il prenait un livre et se pénétrait de la parole divine qu'il expliquait ensuite à l'assemblée des frères, pour les former aux bonnes œuvres et à une meilleure vie. Lorsqu'il avait réparé, avec une nourriture sacrée, les forces de son âme épuisées par la ferveur de ses oraisons, il retournait aussitôt à l'église, et, resplendissant de l'or de l'intelligence, brillant de la pourpre de la puissance, ardent d'un double écarlate, c'est-à-dire du feu de la double charité, et éclatant de lin, c'est-à-dire de la mortification de sa chair, il célébrait avec le recueillement le plus profond le saint sacrifice de la liturgie. Dans le saint temps de carême, il s'imposait les austérités les plus dures; il mortifiait son corps roulé dans un cilice, mangeait rarement du pain de froment, ne prenait qu'un peu d'eau pour toute boisson, et ne prenait un peu de nourriture que tous les trois jours. Son lit, dégarni de matelas et de tout ce qui

favorise la mollesse, éloignait le sommeil de ses paupières et le tenait presque continuellement éveillé pour réciter des psaumes et des prières. Jamais les soins ni les soucis de son administration, jamais ses voyages ni ses maladies, à moins cependant qu'elles ne fussent très graves, ne purent refroidir son ardeur à réciter les psaumes et les louanges de Dieu, ou à lire les offices de chaque jour et de chaque nuit de l'année. S'il était en voyage, on le voyait sans cesse occupé, à l'exemple de notre grand saint Riquier, à chanter les psaumes, ou à prêcher aux hommes leur salut, ou à les exhorter à la pénitence. Lorsqu'il entra dans une hôtellerie, il ne s'inquiétait jamais des mets qu'on devait lui servir. Il avait trop de mépris pour cet art funeste qui renversa les murs de Jérusalem. Tandis que ses compagnons s'empressaient de faire acheter et préparer les choses dont ils avaient besoin, on l'apercevait assis sur un banc et rapportant au ciel toutes ses pensées. S'il se mettait à table, il avait toujours soin, avant de prendre son repas, de faire une lecture de piété ou de méditer la loi du Seigneur. S'il voyait une église dans le voisinage, il s'y rendait pour acquitter le tribut de sa dévotion; mais, s'il ne se trouvait aucune église dans les environs, il se hâtait de se mettre au lit, comme pour se reposer, et, la tête couverte, il méditait la parole de Dieu dans le plus profond recueillement; et lorsque ses compagnons, après avoir satisfait leur appétit et s'être acquittés de tous les soins que nécessitent les voyages, étaient allés se coucher, il se levait aussitôt sans bruit, et, déposant le sac qu'il portait toujours avec lui et qui était plein de reliques saintes, il se livrait, comme au monastère aux oraisons et aux genuflexions. C'est ainsi qu'il accomplissait cette parole de vérité : «Que là où est une âme fidèle, là est le temple de Dieu.» Une pratique qu'il observa constamment tant qu'il fut bien portant, fut de s'abstenir de toute nourriture et de chanter le psautier d'un bout à l'autre, les veilles de Noël, du Vendredi saint, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, des fêtes de saint Jean-Baptiste, des apôtres saint Pierre et saint Paul, de saint Laurent martyr, de l'Assomption de la Vierge, de la Toussaint et de l'apôtre saint André. Le temps où il mortifiait le plus sa chair était celui où il montrait le plus de gaieté, de sorte qu'à voir la joie de son visage, on aurait dit que, non seulement il ne faisait pas abstinence, mais encore qu'il se nourrissait des mets les plus exquis. Cependant il avait soin de modérer assez sa gaieté pour ne pas paraître d'un caractère léger, et pour conserver une gravité décente dans toute sa conduite.

CHAPITRE XXVII
COMBIEN IL ÉTAIT RECHERCHÉ POUR LA GUÉRISON DES MALADIES DE
L'ÂME; ET COMMENT, POUR CETTE RAISON, IL FUT ACCUSÉ AUPRÈS DU
SOUVERAIN PONTIFE

Il montrait d'ailleurs tant de zèle à convertir et à sauver les âmes des pécheurs, qu'à voir son empressement et sa charité à venir au secours de ceux que le fardeau de leurs fautes accablait, on eût cru qu'il était dirigé par l'esprit de celui qui disait : *Mes enfants auxquels je donne une nouvelle existence.* (Gal 4,19) Non seulement il ramenait à la pénitence les criminels qu'il connaissait dans nos contrées, mais il remplissait encore avec la plus vive ardeur les devoirs d'un évangéliste et d'un apôtre, sans en avoir le nom, et parcourait la Neustrie et la Flandre, la Gaule et l'Aquitaine et même la Hongrie, pour recevoir les confessions des pécheurs et les rappeler par des exhortations salutaires à un genre de vie meilleur. Il accomplissait envers tous ce précepte divin : *Je t'ai placé pour éclairer les nations et pour les sauver*». (Is 49,6) Nous l'avons vu bien souvent à Centule, dans le monastère du glorieux confesseur Riquier, passer des jours entiers dans sa chambre, sans prendre aucune nourriture, pour recevoir avec bonté ceux qui venaient chercher, auprès de lui, la guérison de leurs âmes. Les uns s'en allaient, les autres venaient, et tous mettaient leur confiance dans la science et le pouvoir du médecin céleste. On lui avait cédé, pour qu'il pût vaquer à ces pieuses fonctions, une cellule, que les frères appelèrent la *Confession*, dans la quelle il faisait, par la grâce divine qui était en lui, repentir les pécheurs de leurs crimes, et les réintérait, par l'intervention de ses prières, dans la miséricorde du Seigneur. C'est ainsi qu'il mérita qu'on lui fît l'application de ces divines paroles : *Si tu fais un innocent d'un coupable, tu seras comme ma bouche.* (Jer 15,19)

Mais quelle vertu fut jamais épargnée par l'envie ? Plusieurs clercs, dont, ô douleur, toute l'étude était de porter envie à ceux qui valaient mieux qu'eux, sans faire attention que la loi ne restreint pas les grâces du saint Esprit, tenaient des propos envenimés contre notre vénérable pasteur, et paraissaient scandalisés de voir un homme, qui n'était pas évêque, oser prêcher sans la permission du souverain hiérarque, et, en s'arrogeant des fonctions qui ne lui appartenaient pas, se permettre d'entendre les confessions et de convertir les pécheurs. Ces calomnies atroces corrompirent les esprits de quelques personnes et parvinrent enfin aux oreilles du pape. Comme celui-ci ne connaissait pas la vertu de Gervin, il ne pouvait condamner les clameurs de ses détracteurs. Il ordonna donc, par un précepte de son autorité, que l'homme accusé par la renommée d'avoir une conduite téméraire, serait mandé au siège apostolique pour rendre raison de ce qu'on appelait sa présomption.

Gervin obéit avec joie aux ordres du hiérarque, et se rendit à Rome, avec la confiance que le secours d'en haut ne lui manquerait pas. A peine fut-il introduit en présence du pape, que celui-ci, voyant son air vénérable, reconnut que la divinité habitait en lui. Il se lève à son entrée et lui donne humblement le baiser de paix; il le fait asseoir à ses côtés et l'engage, selon sa coutume, à discourir sur les matières de la religion. Puis il lui donne connaissance des griefs élevés contre lui, et le prie de lui donner des explications sur sa conduite. Gervin entre aussitôt dans sa justification, et cite, en sa faveur, plusieurs passages des saintes écritures qui commandent de montrer un zèle infatigable à délivrer ceux qui sont conduits à la mort. Il rapporte ces paroles de l'apôtre saint Jacques : *C'est pécher que de connaître le bien et de ne pas le pratiquer.* «Ainsi donc, Pontife sacré, ajoute-t-il, puisque la miséricorde de Dieu a accordé à mon humilité la science du bien, dois-je trahir la connaissance qui m'a été donnée et encourir avec l'esclave paresseux la damnation éternelle, pour ne pas avoir dépensé l'argent que j'avais reçu ? Considérez encore, je vous prie, que le même apôtre dit : *Celui qui arrachera le pécheur des égarements de sa vie se rachètera de ses propres fautes, et sera sauvé de la mort.* Si donc, en convertissant les pécheurs, je sauve, non seulement leurs âmes, mais que j'efface encore mes fautes, pour prix de ma charité, ma conduite mérite-t-elle d'encourir la désapprobation du souverain pasteur, et n'est-il pas permis-à chacun de pratiquer «avec dévotion les préceptes de l'amour du prochain ?» Le hiérarque Léon, digne successeur des apôtres, qui avait pris pour tâche, non d'empêcher le bien, mais au contraire de le favoriser de tout son pouvoir, se réjouit de reconnaître, dans les explications de Gervin, une pureté de zèle et d'intention digne de tout éloge. Et, comme il avait appris que l'évêque d'Amiens, nommé Foulque, était occupé non du salut des âmes mais de la chasse aux oiseaux et aux bêtes fauves, il approuva la conduite du vénérable abbé, et le confirma, par ces paroles, dans les pouvoirs qu'il avait exercés : «Cher frère, dit-il, que les murmures ni les calomnies des envieux ne vous détournent jamais de porter des secours aussi précieux aux âmes des pécheurs et de cultiver aussi fructueusement la vigne du Seigneur. Que la grâce divine vous accompagne, pour prix de vos travaux, et vous procure un jour la récompense du bonheur éternel. Nous, par l'autorité de Jésus Christ et du bienheureux apôtre Pierre, et par la nôtre propre, nous vous prions et vous ordonnons, au besoin, de garder les pouvoirs qui vous associent à notre ministère, de recevoir les confessions des pécheurs et de leur imposer des pénitences; de manière que tout ce que vous lierez sera lié par l'autorité de notre Seigneur, et que tout ce que vous délierez sera délié par sa miséricorde.» En disant ces mots le saint père offrit des sandales à Gervin et lui ordonna de s'en servir, afin que celui qui se livrait à la prédication fût orné des insignes du prédicateur. Cependant le vénérable abbé les refusa par humilité, et dit qu'il lui suffisait de

posséder l'autorisation du siège apostolique pour exercer la charge de guérir les âmes pécheresses avec la parole divine. Après avoir été comblé de faveurs par le pape, il revint, et reprit avec d'autant plus d'utilité et de succès ses premiers travaux, qu'il jouissait d'une plus grande faculté pour s'en acquitter.

Mais, puisque l'occasion s'en est présentée, nous pensons qu'il est bon de dire ici, en peu de mots, ce qu'était le pape Léon, dont nous venons de parler. Léon, teuton de nation, et d'une famille très illustre, naquit en Lorraine, après que sa naissance eut été annoncée par une vision céleste. Ses parents le firent élever avec soin dans les lettres et dans les arts libéraux. Il conserva, pendant toute son enfance, sa jeunesse et son adolescence, l'honnêteté d'une âme simple et timide, et fut élu, par le clergé et le peuple, évêque de Toul, dans le temps que ses proches, officiers de l'empire, travaillaient déjà à le faire monter sur le siège apostolique. Malgré la noblesse de son sang jointe à la pureté de ses mœurs, cet homme illustre accepta volontiers le siège épiscopal d'une petite ville, afin de fuir de plus grands honneurs. Mais, tandis qu'il était évêque de Toul, l'élection des prélats, munie du consentement de l'empereur, l'éleva à la dignité pontificale. Il s'appelait Bruno, mais, à son intronisation, il changea de nom et prit celui de Léon. Il fut pendant toute sa vie d'une pureté de cœur et d'une vertu si parfaites, que le Seigneur permit qu'il s'opérât de grands miracles en considération de ses mérites. Lorsqu'il vint à Reims faire la dédicace de l'église de saint Rémi, évêque de cette ville, il choisit le vénérable Gervin avec trois autres personnages d'une sainteté pareille, pour porter le corps de cet illustre confesseur et prélat.³¹

CHAPITRE XXVIII MIRACLE QUE LE SEIGNEUR DAIGNA FAIRE EN CONSIDÉRATION DE GERVIN

Gervin, dans l'exercice de ses honorables et pénibles travaux, enseignait aux peuples chrétiens, chez lesquels il portait la parole divine, à éviter le mal et à faire le bien; et ses prédications étaient si agréables au Seigneur qu'il daigna illustrer la piété de son serviteur par des miracles. Un jour que celui-ci était en voyage, une femme malade, attirée par la réputation du saint abbé (car c'est ainsi qu'on l'appelait), accourut au devant de lui et dit hautement à tout le monde que le ciel l'avait avertie qu'elle recouvrerait une santé parfaite, si elle pouvait obtenir la bénédiction du pieux Gervin. Malheureusement celui-ci avait été emmené par les fidèles, et il était occupé, à l'écart, du

³¹ Cette dédicace eut lieu le 2 octobre 1049 ... Gervin accompagna le pape à son retour à Rome et il figure parmi ceux qui souscrivirent à Rome, le 2 mai 1050, la bulle de canonisation de saint Gérard de Toul.

soin de purifier les âmes des pécheurs. Cette femme, qu'un mal cruel tourmentait, demanda alors, au nom de Dieu, qu'on trempât dans l'eau le bâton pastoral, qui, suivant l'usage, était recourbé par le haut et qu'on appelle vulgairement une crosse, et qu'ensuite on lui donnât cette eau à boire. Un moine nommé Raoul, gardien et porteur de cette crosse qui subsiste encore aujourd'hui pour garant du fait, plein d'admiration pour la foi de cette femme, consentit à sa prière; il trempa le bâton dans l'eau; et lorsque la malade en eut bu, elle fut aussitôt guérie par la volonté de Dieu, qui opère, quand il lui plaît, des prodiges en faveur de ses serviteurs.

CHAPITRE XXIX AUTRE MIRACLE OPÉRÉ SUR UN FIÉVREUX NOMMÉ ODELRIC

Le château d'Eu, situé à l'entrée de la Neustrie, fut aussi le théâtre d'un miracle éclatant, que notre Seigneur opéra en considération des mérites de Gervin. Il y avait dans ce château un enfant nommé Odelric, qui se livrait à l'étude des lettres, mais qui était tellement tourmenté de la fièvre, un jour que le vénérable abbé était venu dans ce lieu, qu'il ne savait que faire de son corps. Aussitôt qu'il apprend l'arrivée du vénérable Gervin, il conçoit l'espoir de guérir, va trouver ses amis, et les prie instamment de lui donner à boire de l'eau dans laquelle le vertueux abbé aura lavé ses mains. Ceux-ci, touchés de compassion, se rendent à ses désirs. L'abbé lave ses mains. Les amis apportent l'eau au malade qui en boit, et aussitôt la fièvre le quitte. Cet Odelric, qui est encore vivant, est moine et abbé de Corbie.

CHAPITRE XXX VISION DU MOINE HUGUES

Saint Riquier, le seigneur de notre lieu, voulut aussi, dans le même temps, opérer de grands miracles, pour montrer combien notre abbé lui était agréable, et pour mieux faire ressortir sa vertu. Un frère nommé Hugues, qui avait renoncé à la milice du siècle pour prendre l'habit monastique, avait, une nuit, devancé l'heure de nocturnes, et s'était assis, après sa prière, sur un banc du chœur, lorsqu'il entendit tout-à-coup du côté occidental de la basilique, dans la tour où se trouve l'autel de notre saint Sauveur, des voix de la plus grande douceur, qui paraissaient descendre d'en haut et qui exécutaient des chants mélodieux. Dans ces voix, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, on pouvait facilement distinguer, par la différence des sons, celles des hommes de celles des enfants. Frappé des accords qu'il entend, il tourne les yeux vers la partie d'où ils paraissent venir, pensant qu'ils sont produits par des personnes qui chantent ainsi d'une manière délicieuse

les célestes cantiques. Et en effet les anges et les saints Innocents étaient venus visiter l'autel de notre Sauveur, qui se trouvait dans cet endroit avec les reliques des Saints Innocents eux-mêmes qui avaient été déposées, avec beaucoup de vénération, par le seigneur Angilbert dans la tour dont nous avons parlé. Mais le moine Hugues ne put discerner leurs figures. Tandis qu'il était délicieusement ému par les chants qu'il entendait, toute la tour lui parut remplie d'une lumière vive, qui, en se dilatant, vint couronner le baldaquin du grand autel. Le frère, en apercevant cette lumière céleste qui se dirigeait vers l'endroit où repose le corps du bienheureux Riquier, fut profondément affecté. Il se leva aussitôt, et voulant rendre quelqu'un témoin de cette splendeur merveilleuse, il court au dortoir; et le premier moine qu'il rencontre, il le presse de se lever et de le suivre. Il retourne avec lui dans l'église, et tous deux la voient remplie d'une lumière divine, et entendent des voix qui chantaient d'une manière délicieuse. Frappés de terreur, ils n'osent entrer et restent en dehors; mais bientôt leur frayeur se dissipe, et leur âme est portée dans le ravissement par la mélodie qui flatte leurs oreilles. Le vénérable Gervin éprouva les mêmes effets; car étant venu, selon sa coutume, s'agenouiller devant les autels de l'église, il vit, lorsqu'il fut près de celui de notre Sauveur, et pendant qu'il y faisait ses prières, une lumière descendre tout-à-coup du ciel et remplir toute la tour; mais, saisi de frayeur à cette vue, il prit la fuite, et ne s'arrêta qu'au pied de l'autel de saint Etienne premier martyr, pour observer ce que Dieu allait faire. Il remarqua alors que cette lumière se dirigeait vers l'autel de saint Riquier. Lorsqu'il la vit remplir le saint lieu où repose le corps de ce bienheureux confesseur, et se répandre ensuite dans toute l'église, il fut saisi de crainte, et alla réveiller, à la hâte, l'un des officiers de l'église qui menait alors une vie irréprochable, pour le rendre témoin de ce prodige, et pour pouvoir lui-même le contempler avec moins de frayeur. Ils entrent donc ensemble dans l'église; l'abbé va se mettre à genoux devant l'autel de saint Riquier, lève ses mains au ciel et prie le Seigneur en versant des ruisseaux de larmes. Le gardien reste au bas du chœur et contemple avec admiration la lumière merveilleuse. Pendant qu'ils regardaient cette grande magnificence de la divinité, ils respirèrent une odeur si suave que tous les parfums composés par la main des hommes, n'auraient été que puanteur en comparaison. Ils virent aussi des ombres célestes qui s'approchaient affectueusement du corps de saint Riquier; mais nous nous abstiendrons d'entrer dans de plus longs détails pour ne pas fatiguer les incrédules par le récit de choses aussi extraordinaires. C'est néanmoins un fait avéré, que les ombres célestes, après avoir rendu leur hommage à l'autel de notre Sauveur et des saints Innocents, se rendirent près de saint Riquier, pour lui faire honneur et témoigner leur joie de la gloire dont jouissait déjà son âme et de l'immortalité qui était réservé à son corps. Mais laissons ces choses secrètes et mystérieuses, et passons à des faits publics et mieux connus.

CHAPITRE XXXI DE QUELQUES MIRACLES DE SAINT RIQUIER

Le feu ayant éclaté dans la partie nord de notre monastère, les frères, épouvantés de ses progrès effrayants, s'empressent de sauver des flammes les reliques des saints et le trésor de l'église. Déjà le feu s'était manifesté, d'une manière prodigieuse, en plus de cent endroits de l'église, et le plomb des toits était en fusion. Presque tous les ornements sacrés avaient été emportés à l'exception de la châsse de saint Vigor. La ruine et l'entier embrasement du saint lieu paraissaient imminents, et tous les secours humains devenaient inutiles, lorsque la miséricorde de Dieu nous tendit une main secourable. Un des serviteurs de l'abbaye, qui était monté sur les toits pour tâcher d'arrêter les progrès de l'incendie, perdant son appui, tombe à terre et se relève aussitôt par la grâce du Seigneur et par les mérites de saint Riquier, tout étonné de se trouver en vie et même sans aucune blessure. Alors le feu, comme s'il s'était assoupi dans le chaume, perd de sa violence et s'éteint de lui-même par la volonté de Dieu et par les mérites de son grand confesseur.

Un homme du pays de Tournai avait perdu la vue et se trouvait à Corbie, où le Seigneur opérait, par le mérite des saints protecteurs du lieu, toute sorte de guérisons miraculeuses. Un vieillard d'une grande beauté lui apparut, et lui conseilla de se rendre promptement au monastère de saint Riquier, en lui assurant qu'il y recouvrerait la vue. Il suivit ce conseil, et se fit conduire à Centule par sa sœur qui était déjà en âge de se marier; mais, ce qui est extraordinaire, il ne trouva, le soir de son arrivée, personne qui lui offrit l'hospitalité. Il fut obligé de se réfugier sous le portail de l'église, où, couché durement, il passa la nuit à implorer l'assistance du grand saint. Le lendemain matin, lorsqu'on ouvre les portes du temple, il entre, il s'assied et assiste avec le peuple à l'office divin. On était alors dans le carême. Le beau vieillard qui lui avait apparu à Corbie et qu'il croit reconnaître s'approche de lui, lui arrache les deux sourcils, fait couler sur son visage le sang qui sort de la plaie, et lui rend la vue par ce moyen. Celui-ci se lève aussitôt, pousse un grand cri, raconte aux curieux ce qui vient de lui arriver, et entonne avec les frères les louanges de Dieu et de notre saint patron Riquier. Après être resté quelque temps chez nous, il s'en retourna avec sa sœur, sans avoir besoin d'elle pour guider ses pas. Mais son voyage ne fut pas heureux; des voleurs le dépouillèrent et le maltraitèrent, et enlevèrent sa sœur et sa compagne. Lorsqu'il les vit partir, il devint furieux, se mit à courir de côté et d'autre et retourna à notre monastère pour y chercher encore la guérison de ses maux. Le bienheureux Riquier, qui lui apparut alors, le guérit, lui rendit la raison et le conduisit chez lui.

Un autre homme était également privé de la vue, et allait d'un lieu saint dans un autre, cherchant partout sa guérison. Enfin, ayant été averti en songe d'avoir recours à notre patron, il se rendit chez nous, et

recouvra la vue en répandant sur son visage de l'eau qui avait touché la châsse de saint Riquier. Mais, comme il se retirait précipitamment et sans en avoir demandé la permission, il redevint aveugle à la porte de l'église. Que fera-t-il dans son malheur ? Il retourne au saint qui l'avait guéri, et lui demande, au nom de Dieu, la lumière qu'il avait perdue par son imprudence. Une nuit qu'il était plongé dans le sommeil, il vit le chœur de l'église rempli de personnages vêtus de blanc, qui répandaient une lumière éclatante sur tout le monastère, et reconnut par là combien les saints qui protégeaient notre abbaye étaient puissants et nombreux. Ayant recouvré la vue par suite de cette vision, il se hâta, plein de joie, de s'en retourner; mais il redevint encore aveugle et fut obligé d'implorer une troisième fois le secours de son grand médecin. Il lui fit alors le vœu de venir tous les ans en pèlerinage sur son tombeau s'il obtenait de lui son entière guérison. Aussitôt il recouvra la vue et s'en retourna avec la bénédiction des frères, et sans retomber dans les ténèbres, car notre saint patron avait intercédé en sa faveur.

Un jeune écolier s'étant, par imprudence, endormi dans un champ, devint sourd et languit sur son lit pendant trois années. Au bout de six ans sa tête trembla, et il continua à ne rien entendre. Après qu'on lui eut conseillé, à trois fois différentes, de se rendre à Saint-Riquier, en lui promettant qu'il serait guéri aussitôt qu'il aurait invoqué ce saint, il vint à notre abbaye, offrit un cierge à l'autel de notre Seigneur, devant lequel il fit ses prières, et se mit à jeter les hauts cris en voyant que le sang lui sortait tout-à-coup par le nez et par les oreilles. Les frères et les fidèles, étant accourus au bruit qu'il faisait, le trouvèrent guéri. Il leur apprit ce qui venait de lui arriver, et il entonna avec eux les louanges du Seigneur.

Un jour que nos frères portaient le corps de saint Riquier au village d'Ailly, il se trouva qu'en passant par celui de Bussu, qui nous appartient, une femme, dont tous les membres étaient disloqués depuis plusieurs années, était, dans sa maison, à l'article de la mort. On fit alors entrer le saint chez elle; et, lorsqu'on l'eut approché de son grabat, elle se leva aussitôt et s'écria : «Je loue et bénis le Dieu tout puissant, qui vient de me rendre la santé par la présence de mon seigneur saint Riquier.» Ce miracle pourrait être comparé à celui du bienheureux Benoît, s'il n'était pas plus surprenant de voir un homme déjà associé aux saints du paradis montrer assez de compassion pour les misères humaines, pour guérir une malade par la seule présence de ses reliques, que d'en voir un autre, de la plus grande sainteté, il est vrai, mais jouissant encore de la vie, compatir aux peines des malheureux. En disant cela, nous n'avons pas l'intention de rabaisser les grands mérites de saint Benoît, mais nous voulons seulement préconiser le miracle éclatant de saint Riquier. Qui peut compter le nombre des personnes enchaînées et garrotées qu'il rendit à la liberté, lorsqu'elles l'invoquèrent ?

Qu'il nous suffise de dire qu'il serait impossible d'énumérer tous les prodiges qu'il a opérés et qu'il opérera à l'avenir, tant que subsistera le monde.

CHAPITRE XXXII
DES LIVRES DONT GERVIN ENRICHIT NOTRE COUVENT, ET DU SOIN
QU'IL PRIT DE FAIRE ENTERRER LE SAINT ABBÉ ANGILBERT

Le vénérable Gervin, en s'occupant, avec ardeur, de la restauration et de la conservation du saint lieu, en réparant ce qui avait été détruit, en entretenant ce qui avait été construit, et en faisant couvrir les bâtiments de toits convenables, travaillait en même temps au salut des âmes, et se préparait, par toute sa conduite, l'entrée du royaume des cieux. Parmi les bienfaits dont nous lui sommes redevables, il faut compter le grand nombre de livres dont il enrichit notre monastère, pour l'édification des serviteurs de Dieu qui l'habitent. Comme nous n'écrivons cette histoire que dans l'espoir qu'elle servira à l'instruction et à la sanctification de la postérité, nous croyons utile de lui faire connaître les ouvrages qui nous ont été procurés par les soins du vénérable Gervin. Ce sont :

Les Épîtres d'Ignace; l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée; l'Apologie de David, de Joseph, de Noé, d'Abraham par Ambroise; de la Trinité à l'empereur Gratien par le même; de l'Esprit saint au même empereur par le même; le Pastoral d'Ambroise; des Sacrements par le même; de la Mort de Théodose contre Auxence; de la Tradition des Basiliques; de la Déposition et de l'Invention des saints martyrs Gervais et Protais; de la Mort de Satyre par Ambroise; de l'Incarnation de notre Seigneur, et quelques autres Traités par le même.

L'Apologétique de Grégoire de Nazianze; de l'Epiphanie; de la Pentecôte par le même; sur Lui-même, à son retour de la campagne; des Paroles de Jérémie; du Ravage de la Grêle.

Les Hommes illustres de saint Jérôme; les Épîtres du même; sur Zacharie par le même; sur Isaïe par le même; sur Jean par Augustin, 1 vol.; contre les Cinq Genres d'Ennemis par Augustin, de la sainte Virginité, 1 vol.; du Bien Conjugal; à l'évêque Simplicien sur plusieurs questions; à un comte; à Paulin de Nole; du Soins des Morts; sur le Psautier par Augustin, 3 vol.; de la Nature et de l'Origine de l'Ame par le même; des Mariages Adultérins par le même; du Jeûne du Samedi par le même; du Symbole par le même; des Quatre Vertus de la Charité par le même; du Nouveau Cantique; du Dernier Mercredi; du Déluge; contre Félicien; des temps Barbares; de la Trinité; des Dix Cordes; de la quantité de l'Ame; pour les Recherches de Janvier; de la Solennité de la Fête de Pâques; des Pasteurs; des Brebis; de la Perfection de la Justice humaine; contre le Mensonge; du Mensonge par Augustin; de l'Avarice et

du Luxe par Augustin; de la Prédestination des Saints; de la Doctrine Chrétienne; du Combat Chrétien; de la Vie Chrétienne; de la Grâce du Nouveau Testament; 13 livres des Confessions d'Augustin; ses Rétractations; des Hérésies à l'évêque Quod-Vult-Deus; de la Charité, sur l'Épître de l'apôtre Jean; Manuel contre les Juifs; Sermons de saint Augustin.

De la Componction du cœur par Jean Chrysostome; qu'un homme ne peut être maltraité par un autre à moins que cet autre n'ait été maltraité le premier par lui, par le même; de la Réparation du Péch; de la Pénitence; Livre de Laurent sur les Trois temps de la Pénitence; du même Jean Chrysostome : de la Conduite de la Vie; de l'Oraison Dominicale; du Psaume 50.

Registre du pape saint Grégoire; la 5^e et la 6^e parties de ses Morales sur Job; ses Homélies sur la dernière partie du prophète Ezéchiel; le livre des Canons; du Corps et du Sang de notre Seigneur par Paschase; l'Histoire tripartite.

Un grand livre sur les Passions et les Actes des saints Apôtres et de plusieurs Martyrs, avec la Vie de saint Maure; les Vies des saints Pères Ermites; les Vies des saints Basile, Rémi, Vaast, Foursi, Ambroise, Loup, de sainte Marie, de saint Germain d'Auxerre; des saints Romarique, Augustin, Jérôme, Amand, Vandrille, Ouen, Ansbert; de S^{te} Marie égyptienne, avec la Translation du grand saint Benoît, 1 vol.; les Vies des saints Riquier, Augustin, Hilaire, Colomban, Fulgence, Médard, Firmin, Sauge, Bertin, Bavon, Viton, Martial, Severin, Félix, avec les Passions du saint évêque Hermagore, de saint Georges, de saint Blaise, de saint Menne, de saint Théodore, de saint Lambert, des saints Timothée et Apollinaire, des S^{tes} Perpétue et Félicité, de sainte Anastasie, de sainte Sabine avec la Vie de sainte Geneviève, 1 vol.

Le vénérable Gervin réunit tous ces ouvrages en 36 volumes, et prononça anathème contre quiconque serait assez téméraire pour les enlever ou les soustraire, à quelque occasion que ce fût, du saint lieu. Il lança une excommunication semblable contre celui qui volerait les manteaux ou tout autre ornement apporté par lui, ou recueilli avant lui par ses prédécesseurs.

En ce temps-là, comme on ne connaissait pas avec certitude le tombeau de saint Angilbert, qui restait ainsi sans honneur, quoique son souvenir fût gravé dans le cœur de tous les français et particulièrement dans le cœur des habitants du Ponthieu, et que la vue de l'église magnifique qu'il avait fondée, annonçât assez sa gloire; le vénérable Gervin mit tous ses soins à découvrir le corps de ce bienheureux, dans l'intention de lui rendre des devoirs et des honneurs dignes de lui, si Dieu daignait favoriser ses recherches. Il se rendit un jour au monastère de Gorze, situé sur le territoire de Metz, où il acheta des frères un livre qu'il y trouva et qu'il apporta dans notre monastère. Ce livre relatait quelques-unes des actions de saint Angilbert et de plusieurs de nos

abbés. Il y trouva que l'illustre saint était mort le XII des calendes de mars; et comme, depuis le temps où notre abbaye avait été brûlée par le païen Guaramond jusqu'à la découverte de ce livre, les moines de Centule avaient ignoré l'époque de son passage dans le séjour des bienheureux, les frères furent au comble de la joie de connaître le jour où ils devaient honorer un si grand homme, selon les mérites de sa vie et de ses vertus. C'est pourquoi Gervin, aujourd'hui l'objet de nos regrets, désirant, comme on l'a dit, rendre au saint la vénération qu'il méritait, commença à faire fouiller, devant les portes de l'église, la terre où il avait appris que son corps avait été d'abord déposé. Il ne trouva point ses dépouilles sacrées, mais il découvrit dans la tombe qui les avait renfermées un cercueil de bois qui contenait le corps de son fils Nithard abbé et comte, qu'on avait couvert de sel. On lui voyait encore à la tête la blessure qu'il avait reçue dans le combat où il avait perdu la vie. Il fit refermer ce tombeau pour continuer ses fouilles, mais il ne savait plus de quel côté les diriger, lorsque la puissance de la majesté divine vint à son secours par le moyen d'un moine. Ce frère nommé Teudoald lui persuada de faire creuser à l'entrée et à la partie occidentale du chœur, où l'on voyait écrit, sur le parvis, ces mots, *Roi, Loi, Lumière, Paix*, qui commençaient et finissaient les vers de son épitaphe, et qui indiquaient assez qu'on trouverait dessous le corps de saint Angilbert. Le vénérable Gervin suivit ce conseil et vit ses vœux accomplis par la découverte qui fut faite des restes de ce grand saint. Aussitôt qu'ils furent mis à l'air, ils exhalèrent l'odeur la plus suave, qui fut sentie non seulement par ceux qui étaient auprès, mais encore par toutes les personnes qui se trouvaient dans l'église, et de manière que le seigneur Raoul, surnommé le Bénégné, qui, au moment de cette découverte, était assis, et écrivait sur les portes de la crypte, put respirer, ainsi qu'il l'affirme encore aujourd'hui, cette exhalaison délicieuse. Les dépouilles du saint étaient ramassées sans ordre et couvertes d'un manteau vert. D'où l'on conclut qu'après l'abbé Ribbodon, qui les avait conservées dans leur entier, en en faisant la translation, elles avaient été déplacées et remises dans l'état où elles furent trouvées, par d'autres fidèles que la crainte des païens pressait et tourmentait. Cependant la joie causée par cette découverte était mêlée d'inquiétude, par la raison qu'on n'apercevait aucune charte ni aucun autre écrit, qui indiquassent que c'était véritablement là le corps qu'on cherchait; lorsque la providence divine vint satisfaire la pieuse curiosité de l'abbé et des frères. Elle inspira au moine Teudoald la pensée d'ouvrir la tête du saint et de l'examiner attentivement. Pendant qu'il était occupé de ce soin, il trouva dans les fosses des narines un petit parchemin, qui mit fin à toutes les incertitudes.

Il était écrit dessus, *C'est le corps du saint abbé Angilbert*. Le vénérable Gervin, ayant enfin obtenu ce qu'il avait désiré avec tant d'ardeur, replaça avec honneur les dépouilles du saint, et ordonna qu'à l'avenir on célébrerait perpétuellement sa mémoire. Il fit aussi la levée

des corps du saint confesseur Cadoc et de son compagnon, et donna à ces reliques sacrées une place digne d'elles, pour les exposer à la vénération des chrétiens.

CHAPITRE XXXIII DE LA MALADIE DONT LE SEIGNEUR L'AFFLIGEA

Après que le vénérable Gervin eut éclairé, par l'exemple de sa vie sainte, un monde livré à l'erreur et à la malice; après qu'il eut, par la sagesse de ses avertissements, rappelé une foule de pécheurs du sentier du mal à celui de la vertu, et, par la grâce de notre tout puissant Sauveur, arraché leurs âmes de la gueule du démon; après avoir orné et enrichi l'église de saint Riquier, illustre confesseur de Jésus Christ, d'un grand nombre de pieux frères, d'édifices, de livres, de manteaux, d'or et d'argent, et de toute espèce de vases et d'ornements précieux; lorsqu'il se voyait l'objet de la louange et des éloges de tous les peuples, et que la pureté et la sainteté de son célibat faisait l'admiration de toute l'église; Dieu, voulant le rendre entièrement digne de ses grâces et purifier, selon la parole du prophète, toute l'ordure qui se trouvait encore en lui, le frappa de la lèpre, afin que, s'il avait négligé quelque chose dans le service du Seigneur, il en fût puni dans cette vie, et que son cœur fût entièrement purgé, au besoin, de l'amour de cette gloire du monde qu'il s'était acquise par ses actions. Dès que Gervin ressentit les premières atteintes de son mal, ne le croyant pas incurable, il eut recours à toutes les ressources de la médecine pour se guérir, afin de pouvoir, par la grâce de Dieu, continuer les soins qu'il prodiguait aux âmes des pécheurs. Mais, quand il reconnut que la bonté divine avait frappé sa chair sans espoir de guérison, il rendit à Dieu qui l'éprouvait les plus vives actions de grâce. Il le pria sans cesse de faire tourner au salut éternel de son âme le mal qui rongait son corps. La maladie lui ayant enlevé, comme tout le monde sait, l'usage de la parole, il n'en continua pas moins à s'acquitter des pratiques auxquelles nous avons vu qu'il s'était soumis. Ainsi il était continuellement à genoux et en prières; il ne sortait presque pas de l'église et récitait les canons de la sainte Trinité, du saint Esprit, de sainte Marie et de tous les saints. Son mal l'empêchait bien de prendre du repos et de la nourriture, mais il ne pouvait le détourner de remplir tous ses devoirs de religion. Il était sans cesse occupé à prier Dieu, à réciter les psaumes, à éclairer les frères de ses conseils et de ses exhortations, à moins que la nature de sa maladie ne le forçât de se séparer de la société des moines. Mais, quoiqu'il leur ordonnât lui-même de s'éloigner, ceux-ci, qui le regardaient comme un bon père, l'entouraient malgré lui de leur amour et de leurs soins.

CHAPITRE XXXIV
IL DEMANDE UN SUCCESSEUR AU ROI, ET RECOMMANDE AVEC SOIN SA
SÉPULTURE AUX FRÈRES

Le mal faisant chaque jour de rapides progrès, Gervin sentit qu'il lui serait désormais impossible de veiller au salut des âmes; il se prévalut de sa maladie, auprès du jeune Philippe, roi des Français, qui venait d'arriver par hasard dans nos contrées, pour le prier de donner au monastère, qu'il avait enrichi de tous les biens qu'il avait pu, un pasteur et un gardien capable de conserver ce qui avait été amassé et de réunir ce qui était encore épars. Il le conjura donc de confier l'administration du monastère à son neveu Gervin, qu'il assurait être digne de cet emploi, et qui était alors moine de saint Rémi. Comme tous ceux qui connaissaient ce dernier dirent que ce serait un sacrilège que de ne pas lui obéir, ainsi qu'ils avaient fait à l'égard de son pieux oncle, le roi donna son consentement à la demande du pieux abbé et lui permit de choisir son neveu pour successeur.

En l'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1071, sur la fin du mois d'octobre, le X des calendes de novembre, indiction IX, Gervin II fut ordonné abbé de Centule. Son vénérable oncle, se sentant de plus en plus affaibli et accablé par la maladie, et voyant approcher le jour de sa mort, priait sans relâche le Seigneur d'avancer l'heure de sa miséricorde. Au bout de quatre années de souffrances, son mal avait fait tant de progrès et s'était tellement accru, que ses narines et ses lèvres s'étaient fendues et partagées, que la peau de tout son corps était hérissée de plaies, et que sa bouche pouvait à peine former un son. Cependant il méditait continuellement la parole divine; et un frère et quelquefois deux remplissaient devant lui, par son ordre, tous les devoirs qu'il pratiquait jadis lorsqu'il jouissait de la santé. Mais, au commencement de l'an de notre Seigneur 1074, indiction XI, le second jour de février, qui est le jour où la vierge Marie présenta notre Sauveur Jésus Christ au temple, et celui où l'attente du juste Siméon fut remplie, pendant que Gervin disait la liturgie avec une dévotion qui ne s'était jamais refroidie chez lui, dans la crypte de Notre-Souveraine sainte Marie, il fut saisi d'une douleur si vive qu'il put à peine achever la célébration des saints mystères; cependant il en vint à bout, par la grâce de Dieu, qui était en lui. Alors les frères le reportèrent tout souffrant dans son lit, où tout-à-coup il prononça ces mots au milieu des gémissements de ceux qui l'entouraient : «Vous saurez, dit-il, mes chers enfants, que j'ai reçu aujourd'hui mon congé de Notre-Souveraine sainte Marie.» Et comme on lui demanda où il voulait aller, il répondit : «Dans le lieu que j'ai toujours désiré, et pour lequel j'ai sans cesse imploré la miséricorde de Dieu.» Les frères ayant répliqué qu'il pouvait vivre encore et offrir de nouveaux sacrifices au Seigneur, il ajouta : «Le frère Gervin ne chantera plus de liturgie.» Depuis ce jour, son mal s'étant accru de plus en plus, il ne

sortit plus de son lit. Lorsqu'on fut arrivé au mercredi de carême, jour que l'Église appelle le premier jour de jeûne, Gervin rassembla les plus âgés d'entre les frères, qui avaient été ordonnés prêtres, et s'étant levé avec peine, il s'assit et leur dit : «Mes enfants, je vais vous répéter ce que saint Germain dit à ses coévêques. Mes amis, je vous recommande ma mort, car je sens qu'elle approche l'heure où Dieu doit m'accorder mon salut que j'attends depuis si longtemps. J'ai toujours demandé au Seigneur, dans mes prières, de m'accorder la grâce de mourir pendant ces saints jours où nous entrons. Et comme, il va, ainsi que je l'espère, combler mes souhaits, je veux, en sa présence, vous confesser le mal que j'ai commis et qui me fait craindre pour mon âme, dans la ferme confiance qu'avec l'aide de Dieu, cette confession et votre précieuse intercession me purifieront de mes fautes.» Après ces mots, et au milieu des larmes des assistants, il fait le récit de ses péchés dont quelques-uns étaient graves et n'avaient jamais été connus des frères. Enfin lorsqu'il se déclara coupable des huit péchés capitaux, il jeta dans le plus grand étonnement les moines qui avaient été témoins depuis son enfance de la pureté de son célibat et de son innocence. Ils lui dirent : «Mais pourquoi, bon père, vous accusez-vous de fautes que vous n'avez pas commises ? Certainement vous ne fûtes ni homicide ni adultère.» Il leur répondit : «Grâce, grâce, je vous prie, mes chers frères; ne chargez pas mon âme davantage, car si quelques-uns ont péri sous ma direction, ce qui, peut-être, devait nécessairement arriver, je me regarde devant Dieu comme coupable de la perte de leurs âmes; mais écoutez ce que notre Sauveur dit de l'adultère : *Celui qui a regardé une femme avec le désir de la posséder a commis un adultère dans son cœur.*

Or, il n'a pu se faire que je ne fusse coupable de concupiscence; et c'est pour cela que le désir que j'ai formé me rend aussi criminel que si j'eusse commis l'action.» En détestant ainsi les fautes dont il s'accusait, il recommanda sa mort à Dieu et aux prières des frères.

CHAPITRE XXXV COMMENT IL RÈGLE SA SÉPULTURE; ET DE SA MORT

A l'entrée du carême, Gervin était donc étendu souffrant sur son grabat, sans pouvoir ni chanter les psaumes ni proférer une seule parole. On récitait néanmoins les prières devant lui, et il voulut qu'un frère chantât, à sa place, tout le psautier, ainsi qu'il ne manquait jamais de faire le premier jour de carême lorsqu'il était en bonne santé. Les moines, le voyant près de mourir, l'oignirent, à son grand contentement, et selon le précepte de l'apôtre saint Jacques, de l'huile bénite. Lorsqu'on lui demanda où il désirait être enterré, il ne voulut choisir aucune place et laissa aux frères le soin de déposer son corps où ils voudraient. Cependant, comme ils le pressaient de nouveau de désigner le lieu de sa sépulture : «Je vous expliquerais bien mes

intentions à ce sujet, dit-il, mais vous ne voudriez pas les remplir.» Les frères alors lui ayant promis d'exécuter religieusement ses ordres : «Je sais, ajouta-t-il, que vous n'en ferez rien; cependant, si vous vouliez suivre ce que je vais vous tracer, vous procureriez à mon âme un grand soulagement. Ce serait de m'attacher par les pieds pour me traîner et me jeter dans le fumier au milieu de la voie publique; car je ne mérite pas d'autre sépulture.» A ces mots les frères redoublèrent leurs gémissements et leurs sanglots; mais il les pria de le porter dans l'église aussitôt qu'il toucherait à son dernier soupir, parce que c'était-là qu'il voulait rendre son âme à Dieu. On avait passé la première semaine de carême et l'on était entré dans la seconde, lorsque Gervin vit arriver l'heure de son salut. Le mardi de la seconde semaine de carême, qui était le V des nones de mars, les frères, s'étant rendus auprès de lui après matines, le trouvèrent à l'agonie, et se dirent entre eux qu'il allait mourir. Le malade, qui sentait son état, ayant lui-même fait signe de la main qu'on le transportât dans l'église de saint Riquier, ils le prirent sur leurs bras et le déposèrent devant l'autel de saint Jean-Baptiste, qui était le plus proche, sur un cilice qu'ils avaient étendu par terre. Ensuite ils exposèrent un crucifix sous ses yeux, placèrent sur sa poitrine son sac qui renfermait les reliques que lui-même avait rassemblées, et toute la congrégation se mit à chanter les litanies et à invoquer les saints à son secours. Lorsque les frères dirent : *Sainte Marie priez pour lui*, Gervin, qui était déjà dans les bras de la mort, tendit les mains, et répéta lui-même : *Sainte Marie, priez pour moi*. Lorsqu'on en fut à : *saint Riquier, priez pour lui*, il se souleva au grand étonnement de tous, et, élevant ses bras plus haut, il s'écria en pleurant : *saint Riquier, priez pour moi*. Après cette prière, il parut tranquille, et, lorsque les frères, ayant fini les litanies et commencé à faire la recommandation de l'âme, en furent à ces mots : *Que le Christ te reçoive*, le vénérable Gervin rendit le dernier soupir. A ce bruit, Centule fut plongée dans la douleur. Les hommes pleuraient la mort d'un si grand pasteur, et les femmes, s'arrachant les cheveux et jetant les hauts cris, laissaient éclater leur désespoir d'avoir perdu le saint abbé, l'homme de Dieu. Bientôt tous les habitants du Ponthieu accoururent auprès de ses dépouilles et renoncèrent à toutes leurs affaires, pour ne s'occuper que de la perte qu'ils ont faite. Ils se rassemblent dans l'église et la remplissent de leurs plaintes et de leurs cris. «Ô saint Riquier, disent-ils, pourquoi as-tu permis qu'un tel ami de ta gloire mourût si tôt ? Bon confesseur, pourquoi n'as-tu pas conservé, à toi et à tes serviteurs, un homme si vertueux ?» C'est ainsi que la mort de Gervin était pleurée des hommes, des femmes, des nobles, du peuple, en un mot, de tout le monde.

CHAPITRE XXXVI ENTERREMENT DE GERVIN, ET SON ÉPITAPHE

Lorsqu'on eut mis à nu le corps de Gervin pour le laver, la beauté de ses membres avaient tant d'éclat qu'on aurait jamais dit qu'ils eussent été souillés par la maladie. Ses organes génitaux étaient les témoins d'une si grande pureté virginale que leur innocence, plutôt que leur virilité, les auraient fait prendre pour ceux d'un enfant de sept ans, La continuité de ses genuflexions avait rendu la peau de ses genoux et de ses coudes si dure, que la vue seule de cette callosité aurait suffi, si l'on n'eût pas connu d'ailleurs ses occupations et sa vie, pour prouver que son esprit avait toujours été livré à la contemplation divine. Les frères, après avoir arrangé les os sacrés du vénérable abbé (car les jeûnes et l'abstinence avaient dépouillé son corps de chair), les placèrent dans le lieu le plus apparent de l'église, pour les garder avec dévotion, et pour recommander, selon l'usage, son âme au Seigneur. Des liturgies solennelles ayant été célébrées par des abbés et par des prêtres, qui étaient venus, en grand nombre, rendre les derniers devoirs au serviteur de Dieu, le vénérable abbé fut enterré dans la crypte orientale, devant l'autel de la sainte Vierge, au milieu des pleurs et des gémissements de tous les assistants, au nombre desquels se trouvaient le comte Guy, des abbés, des grands et des chevaliers. Guy, comte de Ponthieu, nous fit la remise, par amour pour Gervin, de toutes les redevances coutumières qui lui étaient dues dans le village de Neuville. «Je les dépose en offrande, dit-il, sur cette tombe sacrée de saint Gervin.» Ceci arriva, à Centule, l'an 1074 de l'Incarnation, indiction XI, la 14^e année du règne de Philippe, roi des Français.

EPITAPHE

Cet illustre père, qui fut le vainqueur du démon,
Fleur de piété dort dans ce tombeau.
Montant sans erreur le sentier difficile de la vertu,
Il martyrisait assidûment son corps.
Il fut la règle des vertus, la lumière des moines
Et demeura depuis son enfance vierge de corps.
Ainsi florissant et enseignant la vérité,
Mais, son troisième jour l'enleva.³²

Dans la même année, mourut Guy, évêque d'Amiens, qui avait toujours eu beaucoup d'affection pour notre saint lieu. Après la mort du vénérable abbé Gervin, un autre Gervin lui succéda dans l'administration du monastère de Centule; mais celui-ci fut loin de ressembler au

³² Le corps de Gervin fut retrouvé dans la crypte au XVII^e siècle.

premier, quoiqu'il fût son neveu par sa sœur, et qu'il eût été nourri et élevé dans l'honorable monastère de saint Rémi de Reims. Il fut riche en bien dire et pauvre en conduite; car il sacrifia ses devoirs à la gloire du monde, et négligea le salut des âmes pour de profanes divertissements. Cependant Centule renfermait, de son temps, un grand nombre de personnes pieuses et de frères d'une vertu austère, qui jouissaient d'une honorable réputation dans tout le pays des Francs. En effet, du temps du vénérable Angelran, on comptait parmi eux des disciples dignes de cet excellent maître; et du temps du sage Gervin, il existait aussi des hommes de bien, dont la vie et les mœurs paraissaient au second Gervin plus lourdes que la pierre, plus dures que le fer et plus aiguës que l'acier. Son extrême légèreté était un peu réprimée par leur réserve et leur probité. Il ne pouvait rejeter entièrement leurs avertissements et leurs remontrances; mais, s'il écoutait leurs sages conseils, c'était moins par la crainte de déplaire à Dieu, que par celle de perdre la faveur du monde. Il se voyait néanmoins respecté et souffert par la douce charité des anciens du monastère, qui attendaient que Dieu lui fît la grâce de corriger son cœur. C'est pourquoi l'on disait continuellement des liturgies et des psaumes pour lui, dans l'espérance d'obtenir sa conversion et de lui faire imiter les vertus de son oncle. Du reste, il avait tant d'astuce et de dissimulation, qu'à entendre ses discours, celui qui ne l'aurait pas connu l'aurait pris pour un saint personnage. Ses paroles étaient douces, insinuantes et flatteuses, mais on n'apercevait rien de bien dans toutes ses actions. Ses discours emmiellés et trompeurs rendaient tout le monde dupe de ses artifices et de son hypocrisie. Enfin il chercha à me séduire, comme tant d'autres, et à graver dans mon cœur, comme dans une cire molle, l'exemple de sa conduite qui méritait, non pas d'être suivi mais évité. Trois ans après mon entrée dans la congrégation, il reçut au monastère, à la recommandation de tous les frères, mais à contre cœur, un enfant charmant nommé Anscher,³³ qui lui succéda dans la suite; mais, craignant dès lors que ce jeune homme ne contrariât les dérèglements de sa vie, il se conduisit envers lui, non comme un bon père, mais comme un véritable corsaire, le délaissant et ne prenant aucun soin de son éducation; afin que cet enfant, entraîné par la légèreté de son âge, ne pût se former à la vertu qui l'aurait peut-être élevé un jour aux premiers honneurs. Mais ce jeune homme, remarquant par lui-même, et par les avertissements de ses amis et des amis de ses parents, sa ruse et ses artifices, se forma à l'humilité et à la douceur pour se faire aimer de tous. Le seigneur Gervin avait lui-même un neveu nommé Césaire qui était moine de saint Rémi, et auquel il songeait à remettre, après sa mort, le gouvernement du monastère. Mais malheur à toi, détestable hypocrite ! Tu n'eusses jamais été abbé toi-même, si la vie sainte de ton onde ne t'eût mérité cet honneur. Si tu voulais aussi le

³³ Anscher, fils de Gautier, seigneur de la Ferté, près Saint-Riquier, qui succéda à Gervin II.

transmettre à l'un de tes héritiers, pourquoi ne pas te conduire de manière qu'en considération de tes mérites, ton neveu fût dans la suite nommé à ta place ? J'ai vu bien des fois, et j'ai entendu encore plus souvent, la plupart des anciens frères déplorer amèrement tes désordres; selon ce qui est écrit, ils te bénissaient du bout des lèvres et te maudissaient au fond du cœur. Mais il suffit d'avoir fait connaître, en peu de mots, la perversité de cet homme, pour offrir à la postérité un exemple à fuir, et la porter à puiser, dans la vie des justes, des encouragements pour la vertu. Disons maintenant le bien que Gervin a fait, s'il en existe. Il abattit la tour de notre Sauveur, que l'ancien incendie avait déchirée de crevasses dans toute sa longueur, dans l'intention d'en faire reconstruire une autre plus belle et plus solide. Mais, à peine avait-on commencé cette démolition, qu'une partie considérable de l'église tomba en ruines, ce qui causa une grande douleur à tous les habitants du Ponthieu; car on ne pensait pas que la basilique pût être restaurée dans toute sa magnificence avant la 4^e génération. Que dirai-je de plus ? Il fut résolu, avant d'entreprendre cette restauration regardée comme impraticable, que le corps bien aimé de notre saint patron Riquier serait porté de château en château, pour quêter de toutes parts des secours en argent, et exécuter ensuite les travaux de l'église avec le produit des sommes données par les fidèles. Lorsque le jour de cette cérémonie fut arrivée, on vit accourir Guy, comte de Ponthieu, suivi d'une foule de nobles et d'une multitude immense d'habitants des pays voisins, qui tous voulaient assister à ce nouveau spectacle. Les croix et les bannières étant prêtes, et les cierges qui devaient précéder la procession étant allumés, le corps de saint Riquier fut tiré en grande pompe de l'autel, où il était renfermé.

Alors les frères sont en proie à la douleur et à la pire horreur;
Les sanglots sortent de leurs poitrines oppressées; la joie se retire;
Les chants ont cessé, et les gémissements commencent.

Tous les moines sont dans la consternation; les temps des Daces
Qui incendiaient et enlevaient ce que le feu avait épargné
Leur paraissent préférables à ceux qui font sortir leur saint.

Le peuple est désolé et l'air retentit de ses cris.

«Hélas que faisons nous ? Par quel crime avons-nous mérité ce
malheur ?

Quoi ! notre illustre seigneur, notre bon père,
Que nous avons toujours vu dans l'opulence et jamais errant ni dans la
détresse

Quittera sa demeure, abandonnera le cloître et le temple,
Demanderà l'aumône et languira sur une terre étrangère !...

C'est ici sa patrie; c'est ici qu'il habitait au milieu de nous;
C'est ici qu'il nous couvrait de sa puissante protection :

Hélas ! nous allons le perdre, si nous ne donnons tout ce que nous possédons.

Arrêtez, père, ne fuyez pas loin de nous.

Nous souffrirons plutôt la mort que votre absence et votre perte.
Entendez les gémissements des grands et les sanglots du peuple;
Retournez sur vos pas, père saint; demain il ne serait plus temps.

Nos carrières suffiront aux travaux de votre sainte Eglise.
Si vous restez, vous rendrez heureuse notre patrie, et vous réjouirez
tous les cœurs.»

Les fidèles, en disant ces mots, portent la châsse du saint,
Avec beaucoup de larmes pour les autels dépouillés de leur trésor,
Et, entonnant les cantiques sacrés, pleurant avec les psaumes,
Ils rétablissent en leur place les gages de toutes leurs joies.

Cependant à force de prières et d'exhortations, on parvint à obtenir du peuple que le corps bien aimé du saint patron serait porté jusqu'à Abbeville, afin de ranimer, par sa présence, la piété des habitants de ce lieu, et de procurer au saint d'abondantes offrandes; on devait d'ailleurs le rapporter à Centule, le jour suivant. Tous les habitants du Ponthieu accoururent à cette cérémonie, regardant comme un opprobre éternel pour eux de transporter plus loin qu'Abbeville les reliques sacrées du bienheureux Riquier. Le lendemain matin, en effet, le saint fut rapporté, au milieu d'une allégresse si vive et de chants si joyeux de la part du peuple, qu'il n'est pas possible d'en donner l'idée. Lorsque notre patron fut replacé dans sa demeure, tous les habitants de Centule qu'un même vœu avait rassemblés s'empressèrent d'apporter au saint des présents, pour la restauration de son église et de la tour dédiée à notre divin Sauveur.

Ils offrent des vaches, des bœufs, des chevaux, des moutons,
Des chapes, des manteaux, des anneaux, des rubans, des couronnes,
Des ceintures, des couteaux, des gants, des chaussures.
Les jeunes filles apportent leurs colliers et leurs pendants d'oreille;
Les habitants des cités pèsent leur argent
Et envoient de grosses sommes de toutes parts.
Les habitants de la campagne donnent l'un son orge, l'autre son avoine;
Plusieurs leur cervoise, et un grand nombre leur vin.
Le produit de toutes ses offrandes forme un ample trésor
Qu'un homme, même versé dans les calculs,
Ne pourrait évaluer.

Avec l'aide de Dieu, l'église, qu'on commença à reconstruire depuis ses fondations, s'éleva rapidement, au moyen des offrandes que tous les gens de bien avaient faites. Les habitants de Centule, animés d'un saint zèle, disputaient à l'envi à qui donnerait tous les jours davantage; aucun

d'eux ne voulut passer pour avoir moins apporté que les autres. Grâce à Dieu ! le temple dont nous déplorions la ruine, nous le voyons aujourd'hui superbement relevé; il repose sur des fondations plus solides et porte son faite plus haut dans les deux.

Gervin, voyant quelle gloire il s'était acquise et de quelle faveur il jouissait près des grands et du peuple, s'imagina que c'était un hommage rendu à ses mérites aussi bien qu'un honneur insigne pour Saint-Riquier. Il se laissa éblouir par les vaines louanges des flatteurs, et, ne se contentant plus de son titre d'abbé, qu'il commençait à mépriser, il aspira de tous ses efforts à devenir évêque.

Que dirai-je de plus, sinon encore la vérité même ?
Par des avances, par des promesses journalières
Il sollicite le siège épiscopal d'Amiens;
Puis, croyant voir des pouvoirs royaux dans l'honneur du pontificat,
Il dépouille sans pitié l'église de notre saint patron.
Il s'exalte dans l'orgueil de ne plus être moine.
Il se grandit et multiplie les dommages à ses anciens frères.
Mais le Christ paraît; l'ennemi tombe;
Tout ce qu'il a pris il l'abandonne avec perte

.....

Ceux qu'il avait élevés avec lui sont entraînés dans sa chute.
Exécré des moines, exécré de tous leurs amis,
Lui qui dilapida les richesses de Saint-Riquier
Il devint son propre ennemi, n'ayant voulu se corriger,
Et toutes ses actions tendirent vers une fin détestable.

Les frères, fatigués d'attendre plus longtemps et voyant qu'il se rendait de plus en plus coupable, s'efforçaient de tout leur pouvoir d'arrêter la dilapidation et la destruction du saint lieu. Ils lui faisaient faire des remontrances par Gui, comte de Ponthieu, par les grands du palais, par Reinald, archevêque de Reims, et enfin par toutes les personnes recommandables; et ils se récriaient sur l'avilissement de leur monastère. Gervin, de son côté, les flattait, en leur promettant qu'il allait de suite se corriger; mais il nourrissait, au fond de son cœur, une haine violente contre ceux qui laissaient échapper des plaintes.

Enfin, lorsqu'on n'eut plus aucun espoir de le voir changer de conduite, le chapitre de Reims conseilla à nos frères de députer quelques-uns d'entre eux, ou d'autres personnes sûres, vers le pape Urbain II qui alors s'app préparait à venir au concile à Clermont, pour s'informer du désordre et de la désolation qui régnaient à Centule, et prier en même temps la clémence de sa grandeur de rappeler à la vie, pour la dignité du saint siège, un monastère expirant.

Ce conseil fut suivi, et bientôt un remède salutaire fut apporté à nos maux. Le pape Urbain, qui siégeait au concile, porta contre Gervin

une sentence canonique, par laquelle celui-ci fut privé de sa crosse abbatiale et de l'administration des moines de Centule. Le souverain hiérarque accompagna cette sentence de ces paroles sévères : «Vous avez si mal administré l'abbaye de saint Riquier, qui jadis était riche et florissante, que vous avez dépouillé l'église de ses ornements, et exilé un grand nombre de moines qui voulaient s'opposer à vos actions criminelles. Vous avez mérité d'être dégradé de tout honneur et de toute fonction ecclésiastique, comme vous étant montré le meurtrier des brebis de Jésus Christ et le dissipateur des biens de la sainte Église; mais, pour ne pas paraître vous frapper d'un double châtiment, conservez l'évêché d'Amiens que vous avez acquis par des moyens si criminels. Que les moines de saint Riquier aient la faculté d'élire un autre abbé. Gardez-vous de vous y opposer en aucune manière. Je vous le recommande au nom du saint Esprit.»

C'est ainsi que l'autorité du pervers fut renversée par celle du hiérarque romain, et que la miséricorde divine vint enfin au secours de Centule. La verge de percussion fut brisée, et en l'an 1096 de l'Incarnation de notre Seigneur, indiction IV, nos têtes furent affranchies du joug terrible qui pesait sur elles. Mais l'hypocrite ne fut pas guéri de ses fourberies; car, à son retour du concile, il obtint, à force de prières et de promesses, de tous ceux qui avaient été députés au pape, qu'ils ne feraient connaître à personne de nous ce qui s'était passé à son sujet. C'est ainsi que nous fûmes trompés encore une année entière par ce perfide, qui jouit de tous nos biens, sous un titre qui n'était plus le sien, jusqu'à ce que l'église de Reims nous eût informés qu'il avait été dépouillé de son abbaye dans le concile de Clermont. Aussitôt que sa déposition fut connue des frères, ils le mandèrent au chapitre, où il se rendit malgré lui, et déclarèrent ouvertement en sa présence qu'ils renonçaient à lui et à son obéissance, et qu'ils auraient immédiatement recours au pape, s'il ne sortait pas sur le champ du saint lieu. Gervin voyant toutes ses ruses découvertes et déjouées, et ne voulant point s'exposer à une plus grande honte, déposa son bâton pastoral, demanda pardon en se prosternant, et pria en gémissant que ses fautes lui fussent pardonnées. Mais les moines profondément exaspérés, sans écouter un seul mot, et excités par l'excès des maux passés et présents, le poursuivirent d'injures et de mépris, jusqu'à ce qu'il fût sorti du saint lieu et arrivé à Abbeville. A son départ de Centule, il ne fut regretté de personne; au contraire tous le maudirent et se réjouirent de son expulsion.

C'est ainsi que celui qui avait été élevé à un ministère sacré,
fut déshonoré dans la suite.

En faisant notre malheur, il fit le sien propre,
Et fut infecté lui-même de la peste qu'il avait apportée chez nous.

C'est ainsi que l'exécrable Gervin fut renversé par les prières de saint Riquier.

Je supplie toutes les personnes qui liront cette histoire de se rappeler les faits honorables et justement célèbres que j'ai rapportés plus haut, et d'être persuadées qu'il m'eût été plus agréable de dire du bien de Gervin et de parler de lui avec respect, que de raconter ce qu'on vient de lire. Mais, si je me suis appliqué à consacrer la mémoire de la chute de cet abbé, c'est afin d'apprendre à la postérité que les véritables amis de saint Riquier, et les serviteurs fidèles de son abbaye, ont obtenu grâce aux yeux de Dieu, et qu'ils méritent d'être comptés au nombre des gens de bien; et afin de faire connaître aux successeurs de Gervin que ceux qui s'attachent à notre saint patron, sont honorés, tandis que ceux qui le méprisent et qui s'éloignent de lui, sont flétris d'un opprobre éternel. Les frères auraient pu pardonner en quelque sorte au seigneur Gervin s'il eût fait pénitence et confessé qu'il avait mal agi; mais il fut incorrigible et ne cessa de nous affliger, nous et notre lieu. Il nous suscita même un procès opiniâtre, pour réduire sous sa dépendance et sous celle de ses successeurs, notre abbaye qu'il avait lui-même possédée librement pendant 24 ans et qu'il savait parfaitement avoir joui, sous tous ses prédécesseurs, d'une entière liberté. Il n'ignorait pas non plus que Foulques, évêque d'Amiens, avait été obligé à plusieurs services d'abord envers l'abbé Angelran et, après celui-ci, envers le vénérable et vertueux Gervin, et que les abbés de Centule n'étaient pas sujets mais patrons. Et certes ce Foulques, dont nous venons de parler, aurait été excommunié dans le concile de Reims par le bienheureux pape Léon IX, si le vénérable Gervin ne se fût empressé d'intercéder en sa faveur auprès du saint hiérarque. Il savait en outre que Gui, successeur de Foulque et fils du comte de Ponthieu, frère du comte Hugues et oncle du comte Guy, fut fort dévoué à l'abbé de Centule et à Gervin lui-même; et cependant sa méchanceté lui faisait oublier tout cela, il entourait de pièges le jeune Anscher, qui avait été élu abbé à sa place, et s'efforçait de s'opposer à son autorité et d'empêcher sa promotion. Comme il serait trop long et trop fastidieux de raconter en détail tous les artifices détestables qu'il mit en usage, je rapporterai seulement en peu de mots la fin de cette querelle.

Lorsque l'argent vint à manquer à Gervin et qu'il se vit exposé aux outrages de tous les clercs, il fut forcé d'abandonner le siège episcopal; [573] il se retira, à l'insu du clergé et du peuple, à Marmoutiers, près de Tours, où l'abbé, nommé Helgaud, le reçut avec honneur et parvint à obtenir de lui la confession de ses fautes. Gervin lui raconta, en présence des frères, avec quelle perversité et quelle cruauté il avait ruiné le monastère de Centule, dilapidé ses richesses et scandalisé les frères. Il ne survécut que peu de mois à cet aveu de ses crimes, qu'il fit en

gémissant et en se lamentant, et mourut le IV des ides de janvier.^[575]
Que la vengeance ne soit pas sur lui, mais lumière du repos.

On voit encore, par les chartes, qu'il fit plusieurs choses utiles, mais en si petit nombre, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Le récit de la conduite de ce Gervin est triste et pénible, mais, grâce à la miséricorde de notre Seigneur, ce qu'on aura à dire de son successeur sera doux et consolant;^[576] et l'église de Jésus Christ. se réjouira à jamais de l'avoir eu pour pasteur. Ainsi soit-il.

Moi, frère Hariulfe, humble moine du monastère de saint Riquier, après avoir achevé, avec l'aide de Dieu, cet ouvrage sur les richesses et la splendeur de notre abbaye, commencé depuis plusieurs années par le seigneur Saxoval, supplie tous les frères qui se consacreront à l'avenir au service divin, dans ce saint lieu, et les conjure, par l'autorité du Père tout puissant et par la sagesse de Jésus Christ, de conserver avec soin le fruit de nos veilles et de ne pas laisser dépérir nos travaux. Cet ouvrage a été achevé en l'an 1088 de l'Incarnation de notre Seigneur, indiction X, la 28^e année du roi Philippe et la 36^e de Gui, comte de Ponthieu.

Ici finit le quatrième livre de la chronique de l'église de Centule.

HARIULFE AU MONASTÈRE DE CENTULE

Centule, ô ma mère, je t'ai aimée de tout mon cœur;
J'ai porté ton joug dès mon enfance;
J'ai fait vœu de me consacrer à toi.
Fidèle à ma foi, j'ai évité soigneusement de te déplaire.
Mes supérieurs et mes frères ont eu à se louer de ma conduite.
J'ai fait de mon mieux en écrivant les gestes de nos Pères
Et les ai racontés pour la plus grande gloire de Dieu.
Tu m'as offert un prix digne de mes travaux.
J'ai célébré les louanges de tes enfants
Et décrit tes trésors incomparables.
J'ai glorifié dans mon ouvrage le bienheureux Riquier.
Regarde avec bonté ce que j'ai fait pour toi.
Je t'ai placée au-dessus de tes rivales,
Et je t'ai illustrée dans l'histoire de tes Pères.
Protège, ô ma mère, le serviteur qui t'a ainsi honorée;
Purifie-le des taches dont il s'est souillé;
Associe-moi à tes enfants que j'ai justement béatifiés.
Que j'habite avec les frères que j'ai désirés pour maîtres,
Et que je ne sois pas retranché de la société de ceux avec qui j'ai vécu.
Que Riquier, sous lequel je me suis sanctifié soit mon protecteur
Et qu'il me rende agréable à Jésus Christ, auquel je me suis consacré.
Voici les noms de ceux que je me rappelle avoir été chassés du
monastère par le second Gervin : Gautier surnommé Ambroise, Gautier

surnommé Samuel, Gautier, Germain, Teudold, Gui, Bernard, Guillaume,
Hildemar.

ÉPITAPHE DE L'AUTEUR

Hariulfe, né dans le Ponthieu, a cultivé les lettres
Et est entré encore enfant dans le cloître de saint Riquier.
Il enseigna les sciences qu'il avait apprises,
Et fut le troisième abbé d'Aldembourg.
Il augmenta de tout son pouvoir l'héritage qui lui fut confié,
Désireux par dessus tout, Pierre, d'accroître aux tiens les richesses.
Voulant donner à ses frères l'exemple de l'union charitable,
Il a tu bien des choses qu'il eût convenu de dire.
Il entourra de vénération les anciens de Centule,
S'appliquant toujours à voir ce qui était à leur honneur.